

MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM





Mon cœur ayant toujours raison, je lègue.

LEGS | DONATIONS | ASSURANCES-VIE

*L'équipe legs du FSJU vous souhaite
de très bonnes fêtes de Tichri*



fsju
Votre cœur a toujours raison

**Pour un conseil personnalisé en toute confidentialité et sans engagement,
contactez Héléna Attias, responsable des legs et donations :
au 01 42 17 10 55 ou par email h.attias@fsju.org**

FSJU.ORG | FSJU, siège national 39, rue Broca - 75005 Paris

Le Fonds Social Juif Unifié est une association reconnue d'utilité publique et exonéré de droits de succession.

Membre de  **France** **générosités** et certifiée par  **LABEL IDEAS** **L'EXIGENCE** **en action** attestant de bonnes pratiques en matière de gouvernance, finances et d'évaluation.

2 ■ Le Mot du Rabbin

Rabbin Jacky Milewski

3 ■ Le Mot du Président

Marc Kogel

4 ■ L'Édito du Rédacteur en chef

Anthony Gripe

Communauté

5 ■ Hespé du professeur Paul Atlan Rabbin Jacky Milewski

6 ■ L'office des jeunes – une initiative devenue tradition Yehuda Bitty

8 ■ La Journée du Sionisme à l'ACTI-CCEW Sylvie Moryoussef

11 ■ Le cours de Talmud du mercredi Sylvie Moryoussef

Directeur de la publication
Marc Kogel

Rédacteur en chef
Anthony Gripe

Secrétaire de rédaction
Joëlle Dayan

Conception graphique
Christelle Martinez

A.C.T.I.

31 rue Montevideo
75116 Paris

Tél. 01 45 04 66 73

Fax 01 40 72 83 76

Mail : acti@montevideo31.com

www.montevideo31.com



Judaïsme

10 ■ Un travail de fourmis Rabbin Jacky Milewski

12 ■ Roch Hachana - Le message du Grand-Rabbin Jonathan Sacks Zatsal

15 ■ La Soucca faite de peau du Léviathan Claude Trink

19 ■ Interview de M. Johann Attal, nouveau directeur du collège/lycée Maïmonide

Histoire

20 ■ Ramat Orah, une communauté où plusieurs membres de l'ACTI ont de la famille Judith Kogel

22 ■ Que reste-il de la présence juive à Thessalonique ? Stéphane Sabbah

24 ■ L'antisémitisme dans la tradition juive François Kaplan

26 ■ L'origine du mot Palestine Anthony Gripe

27 ■ Le sionisme et la contrevie Marc Kogel

29 ■ Écouter, voir...

Jean-Jacques Wahl

32 ■ carnet de famille

De la lumière qui surgit !

■ par Rabbine Jacky Milewski



HaChem est ma lumière et mon salut » (Psaume 27).

« Pourquoi les chèvres marchent-elles en premier, et ensuite, suivent les moutons ? » demande le Talmud. Il explique :

« C'est comme la création du monde : d'abord l'obscurité, puis la lumière » (Gé-

néralement, les chèvres sont foncées et les moutons sont blancs » (Chabbat 77b). A quelle idée se réfère ce texte talmudique ?

Le Mé Chiloa'h (I p. 241) explique : « HaChem mon Dieu éclairera mon obscurité » (Psaume 18, 29). « Mon obscurité » se réfère à la nuit qui tombe dans la conscience, à la peine, au regret consécutifs à la faute. Mais ensuite, surgit la lumière, la voie de la réparation, la lumineuse et éblouissante voie de la teshouva ! On ajoutera que le terme « 'ez » désigne une chèvre et renvoie aussi à l'effronterie ('azoute), allusion à la faute commise. Le terme « imra » désigne un mouton et renvoie aussi à la parole (amira), au langage, au propos qui reconnaît, demande pardon et s'engage pour l'avenir.

Après la sombre effronterie, vient le mouton dont la couleur blanche correspond à la pureté retrouvée.

Nous comprenons alors que depuis la néoménie d'Elloul et jusqu'à Hochana Rabba, on a l'usage d'ajouter à la fin des offices du matin et du soir, la récitation du Psaume 27 qui commence par les mots « HaChem est ma lumière et mon salut ». La conscience de la Présence de HaChem et de Son regard posé sur les hommes, nous aide à saisir la nécessité de faire la lumière sur soi, donc de se recréer en quelque sorte ; de donner naissance à un monde nouveau, le monde intérieur de chacun dont la lumière pourra jaillir tout autour, et pour chacun. Lumière qui apportera le salut pour tous ! ■

La conscience de la Présence de HaChem et de Son regard posé sur les hommes, nous aide à saisir la nécessité de faire la lumière sur soi...

Cours à destination des jeunes



- Conversation avec les jeunes du rabbin Jacky Milewski le chabbat avant Mincha
- Cours à destination des 20/30 ans le lundi soir une fois par mois
- Projet de cours : un regard juif sur le programme de philosophie de Terminale (périodicité mensuelle, créneau en semaine à définir)

Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza. »

Lutter contre la « schadenfreude » et contre les émotions négatives

L'expression « schadenfreude » désigne la joie que l'on peut ressentir devant le malheur des autres ou encore le plaisir malsain éprouvé face aux échecs des autres.

Cette émotion découle d'un sentiment d'injustice, de supériorité, de jalousie ou encore de l'idée que quelqu'un mérite ce qui lui arrive.

Ce sentiment de schadenfreude n'est peut-être pas absent de ceux qui affirment que les victimes de Nova ont subi leur sort parce qu'elles ne respectaient pas la Tsniout et n'observaient pas le Chabbat : Jalousie que ces personnes aient accès à des loisirs qui leurs sont interdits, besoin de se conforter dans leurs propres croyances (nous avons raison et ils ont tort) et plaisir malsain de voir les « coupables » punis (justice immanente).

Les réseaux sociaux, les médias et les influenceurs encouragent les comparaisons et suscitent l'envie d'être conformes aux modèles et de ressembler aux célébrités du jour. Aussi, lorsque la distance sociale ou l'écart de richesse rendent les choses impossibles, l'envie se transforme en jalousie.

Cette forme de schadenfreude peut facilement être exploitée par des partis politiques populistes, car nuire aux autres devient plus jouissif qu'aider les siens, dont au fond on se fiche. S'attaquer au juif réel en France est plus porteur émotionnellement qu'aider le palestinien de Gaza, dont l'existence est virtuelle, désincarnée et ramenée à une simple donnée statistique, valorisée dans la colonne des morts.

La schadenfreude est une émotion négative ; elle crée des divisions au sein de la société et porte atteinte à l'individu qui la ressent. Le philosophe allemand Schopenhauer a un jour déclaré que la schadenfreude était le signe infaillible d'un cœur profondément mauvais.

Elle est le refus de l'humanité d'autrui, car pour aimer son prochain, il faut se mettre à sa place.

La réponse au malheur d'autrui, c'est l'écoute, la bienveillance, la sympathie, l'encouragement et l'aide désintéressée.

Comment lutter contre la schadenfreude, lorsqu'elle se manifeste dans la communauté, lorsque des différences de point de vue ou de pratique religieuse sont montées en épingle, avec la volonté de créer des clans ?

En prenant comme exemple l'attitude qu'a manifestée le rabbin Jean Schwartz lors de la création de l'office de jeunes dont il avait confié la direction à Claude Riveline z"l. Comme le raconte Yehouda Bitty dans l'article qu'il publie dans notre magazine, le rabbin Schwartz avait été critiqué par des membres de la communauté à la piété impeccable pour qui la me'hitsa n'était pas assez haute et les voix des femmes qui chantaient se mêlaient à celles des hommes. Le rabbin Schwartz avait posé la question à un Possek de son temps, le Rav Yehiel Weinberg qui lui a donné raison. Mais il n'a pas brandi cette réponse pour diviser la communauté. Il n'a jamais fait état de ces critiques à Claude et Janine Riveline, qui auraient pu être blessés et découragés par ces critiques. Ainsi

■ par Marc Kogel

Claude Riveline a assuré pendant 60 ans la direction de cet office en ignorant totalement les critiques qui avaient été formulées contre l'office des jeunes, par des fidèles qu'il saluait chaque Chabbat.



L'antidote à la schadenfreude est de dire du bien des autres si on parle, de ne pas juger les autres, ni dénigrer ceux avec qui on n'est pas d'accord. Savoir se taire lorsque l'on observe des choses qui nous déplaisent si elles favorisent la participation des personnes à la vie communautaire. En espérant qu'à travers cette proximité, l'attachement à la communauté créera par l'exemple, un renforcement de l'engagement religieux de chacun.

Le philosophe Schopenhauer a un jour déclaré que la schadenfreude était le signe infaillible d'un cœur profondément mauvais. Elle est le refus de l'humanité d'autrui, car pour aimer son prochain, il faut se mettre à sa place.

Nous ne pouvons pas changer le monde, ni résoudre les grands problèmes internationaux, mais nous pouvons rendre le monde plus respirable en faisant preuve de bienveillance, en voyant dans toute chose le bon côté et en répandant la bonne parole.

Chana Tova ■

L'année qui vient : entre espoir et vigilance

■ par Anthony Gripe



Lorsque nous refermons une année juive et en ouvrons une autre, les mots « Chana tova » que nous échangeons sont bien plus qu'une simple formule rituelle. Ce sont des vœux pleins, lourds parfois,

mais toujours porteurs de promesses. Des mots qui nous rappellent que chaque année, chaque rentrée, chaque souffle du chofar, est une invitation à commencer autrement. Avec davantage de clarté, de responsabilité, et de conscience.

Mais comment accueillir cette nouvelle année 5786 avec légèreté, quand le poids des mois écoulés se fait encore si lourd ? Comment faire place à la joie, au renouveau, à la foi, alors que tant d'incertitudes, de douleurs et de tensions occupent nos esprits et nos cœurs ?

Roch Hachana, avec son souffle solennel, n'est pas seulement un anniversaire du monde. C'est un rappel que le monde peut, et doit, être recréé. Que chaque être humain, chaque peuple, chaque communauté, est responsable de l'équilibre global.

Nous sortons d'un cycle particulièrement éprouvant. Le 7 octobre a marqué un tournant tragique pour Israël, pour le peuple juif tout entier. Cette date restera comme une plaie dans notre mémoire collective, un moment d'effroi, de violence extrême, mais aussi un signal d'alarme : notre vulnérabilité, si souvent contenue ou niée, a été brutalement exposée.

Et si la solidarité juive mondiale s'est réveillée avec force (et c'est un motif de

fierté) elle n'a pas suffi à dissiper un autre malaise, tout aussi profond : celui d'un antisémitisme décomplexé, visible, banal parfois, sur les réseaux, dans les rues, jusque dans les institutions.

En France comme ailleurs, les chiffres parlent. Mais au-delà des statistiques, ce sont des visages, des familles, des écoles, des synagogues, des jeunes et des anciens qui vivent avec un sentiment d'inquiétude renouvelé. Des regards qui scrutent l'espace public avec prudence. Des enfants à qui l'on explique qu'ils doivent cacher leur maguen david, leur kippa, ou leur prénom. Cela n'est pas normal. Cela ne doit jamais le devenir.

Dans ce contexte, les fêtes de Tichri prennent une résonance particulière. Elles ne sont pas un simple refuge spirituel ; elles sont une boussole morale et existentielle. Elles nous rappellent, à travers les prières, les symboles, les lectures et les gestes, qui nous sommes et quelle est notre place dans l'histoire.

Roch Hachana, avec son souffle solennel, n'est pas seulement un anniversaire du monde. C'est un rappel que le monde peut, et doit, être recréé. Que chaque être humain, chaque peuple, chaque communauté, est responsable de l'équilibre global.

Yom Kippour nous plonge dans une introspection radicale. Pas une culpabilité stérile, mais une lucidité féconde : que voulons-nous changer ? Que devons-nous réparer ?

Souccot, enfin, nous rappelle que tout est provisoire, que la sécurité absolue est une illusion, mais que la joie, elle, peut se loger dans les lieux les plus fragiles, à condition de ne jamais se couper de l'essentiel.

C'est cela, être juif : porter l'histoire sans s'y enfermer. Rester vigilant sans devenir méfiant. Être lucide sans perdre espoir. Danser avec la tradition, même au bord du gouffre. Et surtout, transmettre. Transmettre encore et toujours, non par devoir mais par amour.

En tant que journal communautaire, nous avons la responsabilité de porter ces tensions avec honnêteté. De donner à voir ce qui va mal, mais aussi ce qui résiste, ce qui fleurit, ce qui unit. Car il y a aussi cela, dans notre quotidien : des familles engagées, des jeunes qui étudient, des synagogues vivantes, des œuvres sociales puissantes, des voix nouvelles qui se lèvent.

Être juif c'est : porter l'histoire sans s'y enfermer. Rester vigilant sans devenir méfiant. Être lucide sans perdre espoir. Danser avec la tradition, même au bord du gouffre. Et surtout, transmettre. Transmettre encore et toujours, non par devoir mais par amour.

5786 sera ce que nous en ferons. Elle ne se dessinera pas uniquement à Jérusalem ou à Paris, mais aussi dans nos écoles, dans nos foyers, dans nos engagements concrets. Restons donc attentifs, mais debout. Inquiets peut-être, mais jamais résignés.

Que cette nouvelle année soit pour nous tous une année de vigilance lucide, de solidarité active, et d'espérance chevillée au cœur.

Que le Livre de la Vie nous accueille avec miséricorde, mais surtout avec la conviction que nous avons encore beaucoup à y écrire.

Chana tova oumetouka. ■

Hesped du professeur Paul Atlan



Ainsi, cher Professeur Atlan, vous nous avez quittés ; et nous sommes là, incrédules, stupéfaits. Comment une telle personnalité a-t-elle pu se retirer ? Une personnalité courageuse, déterminée, énergique, dynamique, forte, très forte dans sa fidélité à ses valeurs, à sa émouna, à son amour pour le judaïsme.

Pourtant, nous sommes là, cher Professeur, à vos côtés pour vous accompagner dans l'autre monde où vous retrouverez vos chers parents et votre sœur.

Cher Professeur, je ne sais pas par quoi commencer ! Il y a tellement à dire !

Votre famille d'abord ; vous l'aimiez tant. Liliane, la femme de votre vie ; votre rencontre au centre Edmond Fleg, vous ne l'avez jamais oubliée ; sans cesse, vous la racontiez. Vous avez aimé vos filles, bien sûr, Catherine et Sophie, vos petites-filles, Salomé, Judith, Eva, Arielle, et Elie, votre seul petit-fils que vous embrassiez tendrement à la shoule de Londres quand vous montiez à la Torah et qu'Elie lisait pour vous le texte de la sidra. Je veux saluer votre gendre, Thierry Elmalem en qui j'ai découvert un ami.

Sur le plan professionnel, vous avez été psychologue, gynécologue, directeur pédagogique du diplôme universitaire d'éthique transculturel. Un étudiant est venu, un jour, vous dire que vous n'aviez pas enseigné que la médecine mais aussi l'éthique. Voilà, le mot est prononcé : l'éthique, la grande affaire de votre vie.

L'éthique médicale, scientifique, psychologique. Il vous importait en particulier de faire connaître l'éthique juive. Dans vos conférences, interventions, textes, vous teniez toujours à rapporter une référence hébraïque.

Quel parcours exceptionnel que le vôtre ! Quel itinéraire ! Vous êtes né en Algérie ; votre père y a été tué lors de la guerre ; vous avez perdu votre sœur très tôt. Vous arrivez en France avec votre mère. Vous ne pouviez acheter les livres nécessaires pour vos études. Et puis, grâce aux encouragements de votre mère, grâce à votre détermination, grâce à votre volonté et à votre intelligence, vous avez brillé dans le ciel de la médecine française au point d'être le récipiendaire de l'un de ses prestigieux prix.

Vous étiez, Professeur, un homme généreux, chaleureux, animé d'un sens de l'humour certain. Vous étiez une personnalité hors du commun qui avait le courage de dénoncer ce qui vous semblait injuste, faux, en un mot : ce qui n'était pas éthique. Et puisque l'on parle d'éthique, rappelons que vous avez été, pendant de très nombreuses années, rapporteur de la Commission d'éthique médicale du Consistoire de laquelle vous étiez si heureux.

Vous rappelez-vous, cher Professeur, de la bonne humeur qui régnait dans la voiture quand nous revenions de ces séances au Consistoire, avec le Professeur Bernard Lobel z"l, et votre ami de toujours, le Professeur Raphael Draï z"l, Et puisque l'on parle d'amitié, comment ne pas mentionner M. Serge Cachan, votre ami engagé et sincère, qui, durant ces derniers mois, vous a littéralement accompagné, notamment à différents rendez-vous médicaux ?

Que de souvenirs partagés : le colloque au Sénat, la conférence à Lyon, et ces appels téléphoniques pratiquement quotidiens à certaines périodes. Fidèle parmi les fidèles,

■ par **Rabbin Jacky Milewski**

les, vous m'avez soutenu, encouragé, conseillé. Merci pour tout ce que je dis et ce que je ne peux dire. Vous, vous le savez !

Vous étiez perspicace, audacieux, vous saviez décrypter ce qui était écrit ou dit. Votre démarche intellectuelle était sincère ; vous étiez passionné par la dimension intellectuelle, par les études juives, par les cours de Torah.

Bien sûr, les textes relatifs à la stérilité des matriarches vous fascinaient. Vous rappelez-vous de cet enseignement selon lequel Rivka était stérile car elle ne voulait pas donner naissance à une descendance pour son méchant père, Betouel ? De même pour Ra'hel : elle était stérile car quelque part, elle avait du mal avec l'idée de donner une descendance à son horrible père, Lavane. Tout est dit ici : le lien du psychisme, de l'inconscient et du physiologique.

Que HaChem apporte consolation et réconfort à votre épouse que vous avez tant aimée, à vos filles, à vos petites-filles et gendres.

Quoi, le Professeur Atlan laissé ici, dans ce lieu, dans quelques instants ? Non, seulement son corps. Son être est au ciel, le ciel à partir duquel on regarde les choses et la vie avec vérité, véracité, avec éthique.

La médecine française vous a rencontré ; elle en a été marquée. La preuve, c'est ce prix Humanité et Médecine de 2020-2021. Ainsi est-il pour chacun de vos amis : ils ont eu la chance de vous côtoyer, d'apprendre de vous, de vous compter parmi leurs proches. Nous vous en sommes grés. Merci cher Professeur Atlan. Et comme vous me l'écriviez « Je vous embrasse affectueusement ».

L'office des jeunes : une initiative devenue tradition

En 1961, Jean Schwartz, jeune rabbin dynamique de la synagogue de la rue de Montevideo, prend l'initiative de mettre en place un office des jeunes pour les fêtes de Tichri, animé par les jeunes eux-mêmes, dans la salle du deuxième étage. Mais cette innovation, s'accompagnant d'un réaménagement de l'emplacement des hommes et des femmes se heurte à une opposition interne : certains redoutant son caractère réformateur, voire sa possible contrariété aux règles de la Halakha. Il décide alors de solliciter l'avis du Rav Ye'hieel Yaakov Weinberg, sommité rabbinique d'origine lituanienne, rescapé de la Shoah, qui, après la guerre, avait trouvé refuge auprès du Rav Botschko à la Yéchiva de Montreux. Dans une lettre publiée par la suite dans le recueil des responsa Sridey Esh (I, 8), le Rav Weinberg répond au rabbin Jean Schwartz, articulant avec subtilité la richesse des sources talmudiques, une réflexion pédagogique profonde et une analyse pertinente de la situation du judaïsme français en cette période de reconstruction religieuse. La voici¹.

À mon cher ami, le Rav, versé dans la Torah, Haïm (Jean) Schwartz, rabbin de la communauté de la rue de Montevideo à Paris,

Tout d'abord, je vous prie de m'excuser pour le retard de ma réponse, dû à diverses raisons qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici.

Vous avez pourtant parfaitement raison : la prière en groupe possède une grande force d'attraction et une valeur éducative essentielle. Seul celui qui ignore l'abandon éducatif dans lequel se trouve la jeunesse pourrait le nier !

1. Au sujet de cette affaire complexe qui vous cause tant de peine, je partage votre douleur — la douleur profonde du rabbin, de l'enseignant et de l'éducateur, face à des fidèles, certes pieux, mais dépourvus de véritable savoir pédagogique, qui l'attaquent et le dénigrent, allant jusqu'à l'accuser presque de trahir l'alliance de la Torah et de ses commandements. Vous avez pourtant parfaitement raison : la

prière en groupe possède une grande force d'attraction et une valeur éducative essentielle. Seul celui qui ignore l'abandon éducatif dans lequel se trouve la jeunesse pourrait le nier ! Sans doute son cœur est-il insensible à l'avenir de la nouvelle génération du judaïsme d'aujourd'hui, qui s'éloigne rapidement de notre sainte tradition. Ces personnes se contentent de peu — de leur petit minyan — mais ils délaissent l'ensemble de la Communauté d'Israël.

Aussi, bien que la situation évoquée soit complexe, elle est clairement tranchée par la *Halakha*, tant dans ses sources que dans son application. Ainsi, Maïmonide [...] enseigne que les parents doivent éduquer leurs enfants à la pratique des Mitsvot, en les associant à leur vie religieuse comme s'ils étaient déjà adultes. Il convient donc de les habituer à l'accomplissement des Mitsvot conformément aux exigences précises de la *Halakha*. [Il serait donc interdit de les éduquer à la pratique des Mitsvot en transgressant des interdictions halakhiques, sous prétexte que « ce ne sont que des enfants »].

■ par Yehuda Bitty

2. La question se définit donc ainsi : est-il permis, d'après la *Halakha*, que des adultes prient dans une synagogue selon l'usage envisagé pour l'office des jeunes, c'est-à-dire que les hommes soient assis sur les premiers bancs de l'oratoire, face à l'Arche sainte, et que les femmes soient placées derrière eux ? Cette question a souvent été traitée dans les responsa rabbiniques, et il a été établi que l'on doit installer une *mehitsa* (séparation physique) entre les hommes et les femmes. La principale source talmudique à ce sujet se trouve dans Souca 51b, où il est rapporté qu'au Temple de Jérusalem, l'esplanade des hommes était distincte de l'espace réservé aux femmes. [...]

3. Quant à la hauteur requise pour la *mehitsa*, cette question fait aujourd'hui l'objet d'une divergence d'opinions aux États-Unis. Le Gaon Rabbi Moché Feinstein, éminent décisionnaire, tranche qu'une hauteur de dix-huit tefachim (mesures de largeur de main), soit une hauteur environ jusqu'aux épaules, est suffisante pour prévenir les échanges entre les hommes et les femmes et éviter ainsi toute atmosphère de frivolité, bien qu'il reste possible de se voir. Il se base sur les propos de Maïmonide dans le Michné Torah, selon lesquels le but de la séparation au Temple était d'écarter la mixité. En revanche, le Rabbi de Satmar, suivi par de nombreux rabbins d'origine hongroise, conteste cette approche et affirme que la *mehitsa* doit dépasser totalement la taille des fidèles. Il se réfère au commentaire de Maïmonide sur le passage de Soucca 51b mentionné plus haut, d'où il ressort que l'objectif était d'empêcher les hommes de porter leur regard sur les femmes.

Personnellement, je me range à l'avis du Rav Moché Feinstein. Les nombreuses sources qu'il cite à l'appui sont solides et répondent aisément aux objections formulées contre lui, lesquelles manquent de pertinence. Il apparaît clairement que, lorsque Maïmonide mentionne dans son commentaire l'interdiction « de poser des regards sur les femmes », il vise des individus mal intentionnés qui se rendaient au Temple précisément pour observer le public féminin. C'est également ce qui ressort des sources suivantes [...]. Or, une mehitsa de dix-huit tefahim ne favorise en rien une atmosphère de frivolité, et il est impensable que, lors d'un office religieux, des hommes cherchent à observer les femmes avec une intention déplacée. Il est évident que tel est le sens de l'expression employée par Maïmonide : « regarder » - avec des arrière-pensées inappropriées, et non simplement « voir », ce qui, en soi, n'est jamais interdit [...].

Maïmonide [...] enseigne que les parents doivent éduquer leurs enfants à la pratique des Mitsvot, en les associant à leur vie religieuse comme s'ils étaient déjà adultes.

Il convient donc de les habituer à l'accomplissement des Mitsvot conformément aux exigences précises de la Halakha.

4. S'agissant du fait que les femmes ne se couvrent pas la tête, le Rav Moché Feinstein précise, dans ses Igourot Moché, que l'on peut s'appuyer sur l'opinion du Rif, selon laquelle les cheveux ne sont pas considérés comme une partie du corps qu'il convient de couvrir par pudeur, et qu'il est donc permis de réciter le Chéma ou la Tefila même lorsque les cheveux de ces femmes sont découverts. A fortiori de nos jours, où la très grande majorité des femmes ne se couvrent pas la tête : cet état de fait généralisé montre que les cheveux découverts ne sont plus perçus comme un manque de pudeur. Tel est également l'avis de l'Aroukh HaChoulkhan, dont les arguments sont clairs pour toute personne faisant preuve de bon

sens et animée d'un réel souci de vérité. C'est, semble-t-il, également l'opinion du Morde'hai et d'autres Poskim classiques.

Certes, les rabbins hongrois adoptent une position plus stricte et exigent que la mehitsa dépasse la taille du public ; ils interdisent même de prier dans une synagogue qui ne possède pas une telle mehitsa. Selon eux, il est préférable que les femmes ne participent pas à un office dans de telles conditions et qu'elles restent chez elles. Leur psak procède sans aucun doute d'une intention louable : préserver l'ordre social et les règles de pudeur telles qu'elles étaient appliquées dans les générations précédentes. Mais aujourd'hui, les temps ont changé — et la nature de l'être humain également. Tenir la femme à l'écart de la vie religieuse communautaire, en la confinant à son domicile, revient à rompre la chaîne de transmission du judaïsme. Il ne faut donc pas repousser le public féminin au nom d'une approche plus stricte de la *Halakha* qui, en réalité, n'est pas véritablement ancrée dans la littérature rabbinique relative à cette question.

5. [...] De nos jours, les femmes considèrent comme une véritable vexation le fait d'être écartées des lieux de prière. La participation à l'office public à la synagogue constitue, chez les jeunes femmes comme chez leurs mères, un élément essentiel de la perpétuation du judaïsme. Aussi, en réponse à votre question, je vous recommande vivement d'installer une mehitsa d'une hauteur de dix-huit tefahim [environ 1,60 m.], séparant ainsi les jeunes hommes des jeunes filles.

Quant au fait que les jeunes filles participent à la prière et chantent à voix haute, il n'y a là aucun problème halakhique. Les

grandes autorités rabbiniques d'Allemagne — parmi lesquelles le Gaon Rabbi Ezriel Hildesheimer — autorisent à un public mixte de chanter ensemble les chants de Chabbat, et ce pour deux raisons : d'une part, le principe talmudique selon lequel « plusieurs voix ne se distinguent pas l'une de l'autre » [de sorte que la voix féminine se trouve noyée dans le chœur mixte], et d'autre part, les chants de Chabbat n'entraînent pas de pensées inappropriées.

Tenir la femme à l'écart de la vie religieuse communautaire, la confinant à son domicile, revient à rompre la chaîne de transmission du judaïsme.

Mon conseil — parole d'un homme d'âge et d'expérience — est de ne pas s'obstiner face à ces personnes pieuses, même si elles ne représentent qu'une petite minorité. Car si ce petit groupe opposé à votre décision venait à se retirer de la communauté, il diffuserait l'idée qu'il s'agit d'une synagogue de tendance libérale, et ce qui n'était au départ qu'un simple désaccord pourrait alors conduire à la perte même de la communauté. ■

1] La traduction proposée cherche à rester aussi littérale que possible, tout en préservant la fluidité du texte et en épargnant au lecteur non familier du style rabbinique les développements trop techniques. Les passages omis sont signalés ainsi : [...]. Les passages entre parenthèses sont des ajouts du traducteur destinés à faciliter la compréhension du raisonnement halakhique du Rav Weinberg. À titre personnel, le traducteur a participé à l'office des jeunes entre 1979 et 1982 - et les mélodies de ces offices continuent de l'accompagner, aujourd'hui encore, en Israël, lors des fêtes de Tichri.

Je remercie mon ami Benjamin Sznajder pour sa relecture attentive et ses remarques particulièrement pertinentes.

La suite, nous la connaissons : l'office des jeunes se poursuit encore aujourd'hui, après avoir été encadré, pendant des dizaines d'années, avec savoir, intelligence et modestie par le regretté Claude Riveline z"l, dont le regard pétillant et le sourire éternel restent inoubliables.

Journée du sionisme à ACTI - CCEW organisée le 18 mai 2025

Save the date



— LA SEMAINE —
DU SIONISME FRANÇAIS
DU 11 AU 18 MAI 2025



L'Organisation Sioniste Mondiale (OSM) a organisé la Semaine du sionisme français du 11 au 18 mai 2025

A la fin du 19e siècle, c'est en France que l'idéal sioniste moderne a germé et a été à l'origine de l'État Juif en mai 1948.

Ce rêve, événement majeur pour le peuple juif, a été percuté par le « 7 octobre » 2023 et ne cesse de soulever des questions en Israël comme en Diaspora, au niveau individuel et collectif.



Eliezer Ben-Yehuda, Baron Edmond de Rothschild

Les institutions nationales, fédérées par l'OSM, ont organisé en mai la **semaine du sionisme français**, proposant partout en France des débats, colloques, conférences, expositions, quiz, programmes culturels, etc.



Plaque accrochée 35 rue Cambon

ACTI-CCEW s'est joint à ce projet et a participé aux **parcours pédestres guidés** sur les traces du sionisme dans Paris, « à la rencontre des lieux et des personnages qui ont fait l'histoire d'Israël »



En relais des actions initiées par l'OSM, ACTI - CCEW a aussi organisé le 18 mai 2025 la Journée du sionisme

« **Sioniste !!!** » : de l'idéal à l'insulte...
Comment en est-on arrivé là ?

L'objectif de la journée était d'être une **journée utile et pratique**, organisée sous la forme d'ateliers animés par des spécialistes, cette journée s'adressait à tous les âges.

Pour les adultes, 2 temps forts :

1. Un atelier de formation sur le thème « **Lutte contre l'antisémitisme, l'antisio-nisme et la désinformation** ». Sur la base d'apports théoriques et pratiques actuels,

■ par **Sylvie Moryoussef**

les participants ont eu connaissance de sources documentaires fiables et ont pu se mettre en situation pour répondre à des propos tels que « Et le génocide à Gaza ? »
2. Un échange passionnant avec une spécialiste des **propos haineux sur wikipedia**, qui ont connu une croissance fulgurante depuis le 7 octobre. Où l'on a par exemple appris que certains sont payés pour alimenter le site en propos haineux et aussi faire une réécriture de faits historiques...



Un concours de photos sur Israël, affichées au CCEW dès le 18 mai

Un concours de **photos sur Israël** avait été proposé aux membres de la communauté, sur le thème « **En quoi cette photo exprime le sionisme ?** »





Le jour de Yom Hazikaron, jour du souvenir, des enfants du Golan marchent vers le mont Bental, lieu de nombreux combats.



Photo ayant gagné le concours
Même les pigeons sont des sculptures !



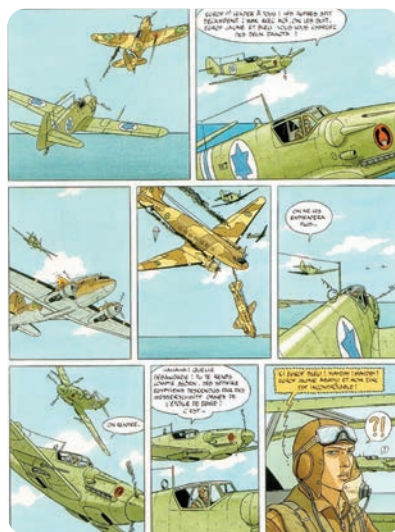
Les photos pouvaient être accompagnées de commentaires répondant à cette question. L'OSM a proposé d'offrir au gagnant la participation à un oulpan d'hébreu.



Livres sionistes et buffet israélien

Plusieurs livres et bandes dessinées sionistes ont été sélectionnés et proposés à la vente, des livres pratiques, pédagogiques, tels que :

- Les origines du conflit israélo-arabe (1870-1950), Georges Bensoussan



1948 : pour contrer les avions ennemis, le tout jeune Etat d'Israël ne dispose que de vieux avions bricolés, pilotés par des volontaires ou des mercenaires... d'après des faits réels.

- La déclaration Balfour, Renée Neher-Bernheim
 - Exodus, Léon Uris - Terre d'amour et de feu, Joseph Kessel ...
- Et aussi :



Depuis mi-octobre 2023, 2 cheffes francophones et des bénévoles cuisinent toutes les semaines 400 repas de shabbat pour les soldats. Elles ont édité leurs recettes dans une livre pour continuer à financer l'achat de nourriture.

A la fin du 19^e siècle, c'est en France que l'idéal sioniste moderne a germé et a été à l'origine de l'Etat juif en mai 1948. Ce rêve, événement majeur pour le peuple juif, a été percuté par le « 7 octobre » 2023 et ne cesse de soulever des questions en Israël comme en Diaspora, au niveau individuel et collectif.

Un travail de fourmis !

Michlé 6, 6 à 9 : « Va vers la fourmi, paresseux ; observes ses habitudes et deviens sage car elle n'a ni chef ni policier ni maître ; elle prépare en été, son pain ; elle amasse sa nourriture au temps de la moisson. Jusqu'à quand [toi] le paresseux, resteras-tu couché ? Quand te lèveras-tu de ton sommeil ? ».

Le thème est connu : la cigale chante en été alors que la fourmi travaille laborieusement.

Aucune contrainte sociale, politique ou policière ne s'exerce sur la fourmi. Elle agit de façon optimale, naturellement. Le verset nous indique ici qu'il faut contempler la nature et ses phénomènes pour en retirer des leçons éthiques et morales. Le labeur raisonnable, salutaire, accompli en son temps, est ainsi inscrit dans la nature même. L'individu paresseux doit s'en inspirer, se rappeler que cette nature se trouve aussi en lui, en potentiel (cf. *Rav haMalbim* sur le verset). En commentant ce verset, le Maharal rappelle que chaque instant de vie doit être un temps de *techouva*, et qu'elle ne peut être remise à plus tard (cf. *Netivot Olam*, *Netiv haZerizoute* 1).

... une société, sans l'autorité politique qui va avec, sans le représentant officiel de l'Etat, sans le roi, revient à favoriser la violence, revient à établir une société marquée par une absence de justice flagrante.

'Houlin 57b : « Rabbi Chimon ben 'Halafta [Rachba'h pour la suite] a dit : « Allons voir si [les fourmis] n'ont pas de reine de façon certaine : au mois de Tamouz, [Rachba'h] alla étendre un manteau sur une fourmilière. Une fourmi sortit [et vit l'ombre projetée par le manteau. Rachba'h] marqua [cette fourmi pour la reconnaître]. La fourmi regagna [la fourmilière] et annonça [à ses congénères] que l'ombre était arrivée. [Les fourmis] sortirent. [Rachba'h]

retira le manteau [étendu] et le soleil resurgit. Les fourmis tombèrent [sur la fourmi expérimentale] et la tuèrent. On en déduit de là que [les fourmis] n'ont pas de roi car si elles avaient un roi, [une reine], ne lui auraient-elles pas demandé l'autorisation [pour tuer cette fourmi] ?

Rav A'ha le fils de Rava dit à Rav Achi :

- *Peut-être le roi était-il présent avec les autres fourmis au moment de l'exécution de la fourmi ?*
- *Ou bien, peut-être les fourmis ont-elles obtenu l'autorisation du roi selon lequel quiconque se moque de son prochain doit être tué ? [cf. Rachi].*
- *Ou bien encore il s'agit ici d'un moment intermédiaire entre deux règnes comme il est dit (Juges 17) : « En ces jours, il n'y avait pas de roi en Israël et chacun faisait le droit à ses yeux ».*

C'est donc que l'on doit se fier à l'enseignement de Chelomo » qui s'est exprimé en étant inspiré par l'esprit sacré c'est-à-dire que ce que Chelomo a écrit, il l'a su non grâce à l'expérimentation mais grâce à l'inspiration. Remarquons qu'il n'est pas dit « le roi Chelomo ».

Chelomo écrit que les fourmis n'ont pas de roi, pas de souverain, pas de chef, pas de reine et que malgré l'absence d'une telle autorité, chaque fourmi accomplit sa tâche, sa besogne, chacune réalise son travail laborieux mais prévoyant et nécessaire. Il est vrai que l'on parle de la reine des fourmis mais cette désignation n'a pas de lien avec une quelconque autorité. La reine des fourmis est la mère de toutes les fourmis de la fourmilière ; c'est elle qui a fondé la colonie. Il n'y a pas de référence à l'autorité.

Rachba'h propose donc de faire une expérimentation ; elle est impressionnante d'intelligence et d'ingéniosité. On ignore quel procédé fut utilisé pour marquer la fourmi expérimentale. L'idée générale qui

■ par **Rabbin Jacky Milewski**

en ressort est qu'une certaine anarchie semble régner chez les fourmis puisque la fourmi expérimentale est mise à mort sans aucune forme de procès. La *Gue-mara* réfute ensuite cette interprétation de l'expérience en expliquant que l'on peut interpréter les faits de trois autres façons. Mais en quoi la vie des fourmis intéresse-t-elle les sages du Talmud ?

Comme toujours, le texte talmudique dit quelque chose explicitement et aussi, autre chose implicitement, autre chose que la littéralité ; il y a d'autres messages que le sens premier. Que nous dit donc cette expérience de façon imagée, métaphorique ? Elle nous dit qu'une société, sans l'autorité politique qui va avec, sans le représentant officiel de l'Etat, sans le roi, revient à favoriser la violence, revient à établir une société marquée par une absence de justice flagrante. On tue pour ce que l'on prend pour une moquerie, une raillerie, une brouille sans autre forme de procès. Injustice expéditive. Pas de tribunal, pas de procès, zone de non-droit. Anarchie dangereuse. La pauvre fourmi s'était trompée. Pire, on l'avait trompée ; elle ne méritait pas la mort. On en conclut à la nécessité de l'Etat.

Mais cette absence du politique institué et institutionnalisé n'empêche pas de prévoir des plans économiques, de prévoir des processus de production agricoles, d'être préoccupé par des soucis de subsistance. La vacance de l'Etat ne signifie pas la fin de l'économie (les fourmis continuent d'amasser leurs provisions pendant l'été) mais elle dessine – cette vacance – une société marquée par toutes les violences.

Eloge donc du politique. Jusque là en tout cas car il nous faut remettre en cause les déductions de l'expérience ; les conclu-

sions auxquelles nous avons abouties dans un premier temps sont loin d'être incontestables. L'Etat ne protège pas contre toutes les injustices.

Rav A'ha le fils de Rava dit à Rav Achi que les déductions de l'expérience peuvent être différentes : les fourmis peuvent être dotées d'une reine et en même temps, la fourmi a pu être exécutée sommairement. Trois possibilités existent :

- La reine des fourmis était présente lors de l'exécution de la fourmi. Depuis quand l'existence d'une institution étatique, depuis quand le politique, assurent-ils contre la violence injuste ? La violence peut être étatique. La volonté toute puissante d'un roi ou d'un ministre n'a-t-elle pas – dans certains cas – force de loi ? Ne force-t-elle pas la loi ? Le politique n'est-il pas toujours connoté de violence ou en la favorisant ou bien en ne luttant pas contre elle pour se maintenir encore un peu au pouvoir ?
- Peut-être les fourmis avaient-elles obtenu l'autorisation de la reine. Rachi précise : « que quiconque se

moque de son prochain, on le tue ». On a comme l'impression qu'il y a ici l'énoncé d'une loi. Le roi a fait promulguer cette loi. Au-delà de la volonté toute puissante du roi, il y a aussi à prendre en compte la toute puissance de la loi voulue par le roi. La loi c'est lui. C'est cela l'autorisation obtenue. Loi scélérate qui condamne à mort un individu parce qu'il aurait fait une mauvaise plaisanterie !

- Peut-être s'agit-il d'une période entre deux règnes : l'instabilité politique est très dangereuse. Entre deux rois ou entre l'instauration d'un système politique et d'un autre destitué, l'Etat se révèle particulièrement fragile. Règne de la subjectivité, de l'égoïsme ; chacun profite du flou. Paroxysme d'une liberté individuelle qui met fin ou qui peut mettre fin non seulement à la liberté d'autrui mais même à sa vie.

Il y a ici, semble-t-il, une critique à peine voilée du politique, de l'institution politique qui ne rime pas du tout – sur le fond – avec l'éthique ou bien parce que l'Etat se confond avec la volonté d'un individu, en

l'occurrence le roi, ou bien parce que la loi édictée par l'autorité étatique est injuste (le paroxysme de cette idée se situe dans les lois de Nuremberg ; l'extermination fut légiférée) ou bien parce que chaque système politique possède des failles. Il y a des interstices où la force étatique n'entre pas, ne veut pas entrer, n'entre plus.

Et rappelons la conclusion de notre texte talmudique dont la dimension sublime saute maintenant et seulement maintenant aux yeux : « *C'est donc que l'on doit se fier à l'enseignement de Chelomo* ». Rachi avait précisé : Chelomo s'était exprimé alors qu'il était animé de l'esprit sacré. Du fait que l'on ne peut rien prouver depuis l'expérience de la fourmi, il faut faire confiance à Chelomo, non pas parce qu'il était un roi tout puissant mais parce qu'il était animé de l'esprit sacré. C'est pour cette raison et uniquement pour cette raison que Chelomo est digne de confiance. Le fait qu'il ait été roi n'a aucune importance pour notre sujet. La *Guemara* en parle comme Chelomo et non comme « Chelomo le roi ». ■

COMMUNAUTÉ

Cours de Talmud par Hannah Ruimy

Notre cours de Talmud reprend en salle au CCEW et par zoom en salle de classe virtuelle.

Depuis **plus de 3 ans**, des femmes et des hommes assistent à ce cours animé par Hannah Ruimy, Directrice du Talmud Torah de ACTI-Montevideo et Rabba depuis cet été.

Sur la base de documents préparés par Hannah, nous étudions sur texte en hébreu et araméen, avec traduction et interprétation en français ainsi que des commentaires apportés par des Rabbanim, érudits et/ou décisionnaires.

Au cours de l'année 2024-2025 nous avons vu 9 chapitres du traité Berakhot (les bénédictions). Pour marquer la fin de cette étude, Hannah a proposé aux participants de préparer, en binôme (havrouta) une courte présentation sur un thème traité dans l'année : un enseignement, une réflexion, une histoire, quelque chose qui nous avait « parlé », à présenter en **2 minutes** lors du dernier cours de l'année. Beaucoup se sont livrés à l'exercice ; c'était animé et passionnant et festif. A titre d'exemple, une des présentations avait pour thème : La prière qui change

■ par **Sylvie Moryoussef**

le cours des choses, en lien notamment avec la Amida.

Au cours de l'année 2025-2026 nous aborderons notamment le traité Sanhédrin qui couvre une vaste gamme de thèmes juridiques et théologiques et souligne la complexité du droit pénal juif et son souci de justice et d'humanité.

Le cours de Talmud a lieu en salle et par zoom le mercredi de 12:15 à 13:45. ■

Roch Hachana - le message du Grand-Rabbin Jonathan Sacks Zatsal

Jonathan Sacks Zatsal (1948-2020) a été Grand-Rabbin du Royaume-Uni où il fut l'une des personnalités les plus admirées pour son immense intelligence et sa culture. Ses ouvrages ont été des best-sellers et son toujours lus par de nombreux lecteurs. Il fut probablement l'esprit authentiquement juif le plus fertile de notre époque. Nous vous livrons, ci-dessous, l'un de ses derniers messages écrits à l'occasion de Roch Hachana et traduit en français.



« Il y a des banques et des comptables pour nous indiquer comment investir notre argent. Le judaïsme lui nous indique comment investir notre temps. Selon le Rambam, Maïmonide, c'est précisément ce en quoi consiste Roch Hachana. Le shofar, dit-il, est la sonnette d'alarme de D-ieu. Sans elle, nous pouvons cheminer dans la vie, tels des somnambules, en gaspillant du temps pour des choses urgentes mais pas importantes, ou qui promettent le bonheur mais ne l'apportent pas.

Roch Hachana et Yom Kippour sont des fêtes qui nous interrogent sur la façon dont nous avons vécu jusqu'à présent. Sommes-nous à la dérive ? Avons-nous voyagé vers la mauvaise destination ? La façon dont nous vivons est-elle porteuse d'une raison d'être, de sens et d'accomplissement ? Le judaïsme est le système de navigation par satellite de l'âme, et Roch Hachana est le jour où nous nous prenons une pause pour voir si nous devons changer de direction.

Le temps est court. Ici, sur terre, nous n'avons qu'une existence à vivre ; et contrairement à l'argent, le temps perdu ne peut jamais être retrouvé. Le judaïsme est le système de gestion du temps le plus ancien et le plus sophistiqué au monde.



Voici quelques principes qui ont changé ma vie et que j'ai appris de notre foi, dans l'espoir qu'ils pourront vous aider à réfléchir à l'année écoulée et à celle qui vient à nous :

1. Soyez reconnaissants. En priant, nous rendons grâce à D-ieu pour tout ce que nous possédons et pour la vie elle-même. Cela peut sembler simpliste, mais cela

■ par Rav Jonathan Sacks

change la vie. Cela nous fait prendre conscience de ce que nous pourrions autrement tenir pour acquis. Cela nous aide à percevoir que nous sommes entourés de bénédictions. Nous sommes là, nous sommes libres, nous avons de la famille, nous avons des amis, nous avons des opportunités que nos parents n'avaient pas et que nos grands-parents ne pouvaient pas même imaginer. Certes, nous avons des problèmes, des peurs, des douleurs ; mais ils peuvent attendre que nous ayons fini de remercier ; et une fois que nous avons dit notre gratitude, nos problèmes apparaissent un peu moins importants et nous nous sentons un peu plus forts. Il existe des preuves médicales que les personnes qui ont une attitude de gratitude vivent plus longtemps et développent des immunités plus fortes contre la maladie.



Quoi qu'il en soit, l'évidence psychologique est incontestable : manifester de la reconnaissance apporte du bonheur même dans les moments difficiles.

2. Donnez à vos enfants des valeurs, pas des cadeaux. Le plaisir de recevoir des cadeaux dure une journée, tandis que les valeurs apportent le bonheur pour la vie. Donnez à vos enfants des valeurs matérialistes et vous gâcherez leur vie entière ; cela ne vous vaudra pas même de leur part de la reconnaissance dans l'avenir. Donnez-leur des idéaux, appre-



nez-leur à aimer, à respecter, à admirer, enseigner leur à prendre des responsabilités et à donner aux autres. Aidez-les à rester au foyer au sein d'une vie juive et faites qu'ils vous procurent de la fierté juive, qu'ils grandissent en acquérant une stature et marchent avec assurance, fiers de ce qu'ils sont, et reconnaissants pour ce que vous les avez aidés à devenir.



3. Soyez un étudiant à vie. Étudier la Torah va exercer votre esprit et le garder jeune. Cela va redimensionner votre âme et lui donner de la vigueur. Pratiquement tous les textes classiques du judaïsme sont aujourd'hui disponibles en traduction anglaise (N.d.T. et française). Mieux encore, apprenez « bé-hévrouta », « en binôme », de sorte que vous puissiez être chacun l'entraîneur personnel de l'autre, en vous dopant mutuellement votre santé spirituelle. Mieux encore, étudiez avec vos enfants. Priez avec eux. Envoyez-les dans une école juive et laissez-les vous apprendre des choses que vous ne saviez pas. Aidez-les à gravir l'échelle du judaïsme plus haut que vous ne l'avez fait. Telle est l'art d'être parents à la manière juive, et c'est l'un des concepts les plus glorieux du judaïsme.

Le judaïsme est le système de navigation par satellite de l'âme, et Roch Hachana est le jour où nous nous prenons une pause pour voir si nous devons changer de direction.

4. Ne compromettez jamais votre judaïsme en public.

Si vous voulez que vos enfants restent juifs, soyez cohérents. Ne maintenez pas la Kacherout à la maison, sans en faire autant à l'extérieur. Ne célébrez pas un événement heureux à la synagogue en ayant une occupation questionable ailleurs. Cela envoie aux enfants un message mitigé et les enfants répondent à des messages contradictoires en concluant que si vous n'êtes pas très sérieux dans votre judaïsme, eux-mêmes n'ont pas de raison de l'être. La cohérence n'est pas circonscrite à la famille, mais s'étend bien au-delà. Les non-juifs respectent les Juifs qui respectent le judaïsme. Les non-juifs sont gênés par les Juifs que leur judaïsme gêne. Ceux qui font des sacrifices pour leur foi parviennent généralement à transmettre cet esprit à leurs enfants ; c'est rarement le cas pour ceux qui ne le font pas.



5. Pardonnez. L'énergie émotionnelle est trop précieuse pour être perdue en émotions négatives. Le ressentiment, les griefs et la haine n'ont aucune place dans la vie intérieure d'un Juif. Au chapitre 19 du Lévitique, la Torah dit : « *Ne déteste pas ton frère (ou ta sœur) dans ton cœur* ». Ne vous vengez pas. Ne nourrissez pas de rancune. Ceux qui pardonnent parcourent la vie plus sereinement, affranchis du fardeau des sentiments qui ne font de bien à personne.

6. Ne vous livrez pas à la médiance (lashon Hara). Les Sages du Talmud qualifient le lashon hara de « discours maléfique », qui consiste à proférer des paroles négatives sur les autres, même quand elles rapportent la vérité. Ils ont été particulièrement sévères à ce sujet, le considérant comme l'une des pires



fautes que l'on puisse commettre à l'égard d'autrui. Ceux qui médissent de leurs semblables empoisonnent l'atmosphère des familles et des communautés. Ils sapent les relations et sont la cause de beaucoup de ravages. Ils arguent : « Mais c'est vrai », oubliant que le lashon hara caractérise justement ce qui est vrai. S'il s'agit d'une fausse allégation, elle constitue ce qui s'appelle « *motsi shém ra* » (la calomnie) et constitue un autre type de péché. Ils arguent encore : « Après tout, ce ne sont que des mots », oubliant que pour le judaïsme, les mots sont sacrés, et ne doivent jamais être pris à la légère. Voyez le bien chez les gens – et si vous voyez le mal, gardez le silence. Nulle personne valorisant le respect ne respectera ceux qui médissent des autres.



7. Observez le Chabbat. Si le Chabbat n'avait pas été créé, la personne qui l'aurait découvert et commercialisé aurait fait fortune. Voici un jour de vacances miraculeuses qui a le pouvoir d'affermir un mariage, de valoriser la famille, de donner le sentiment de faire partie d'une communauté, de vous réjouir de ce que vous possédez plutôt que de vous préoccuper de ce que vous ne possédez pas encore, de vous affranchir de la tyrannie des smartphones, des textos, de la disponibilité 24 h par jour, 7 jours par semaine, qui réduisent le stress, bannissent les pressions du travail et du consumérisme et renouvellent votre appétit pour la vie. Il est fourni avec du vin, de la bonne nourriture, de belles paroles, de jolis chants »

et de beaux rituels. Vous n'avez pas besoin d'attraper un avion ou de réserver à l'avance. C'est un don que D-ieu a fait à travers Moïse, et depuis plus de 3.000 ans, c'est pour le judaïsme l'île privée du bonheur. Y parvenir ne nécessite que la maîtrise de soi, la capacité de dire « non » au travail, au shopping, aux voitures, aux téléviseurs et aux téléphones. Mais de fait, tout ce qui vaut d'être obtenu requiert du self-control.

Là où l'amour se trouve, D-ieu se trouve également, car lorsque nous aimons les autres, l'amour de D-ieu investit notre personne. Pour vivre, il faut apprendre à aimer.

8. Faites du bénévolat. Donnez de votre temps aux autres. Il n'y a pas de meilleur remède à la dépression que celui d'apporter du bonheur dans la vie des autres. Visitez les malades. Invitez une personne seule à votre repas de Chabbat ou de Yom Tov. Partagez vos compétences avec une personne qui doit les acquérir. Rejoignez l'une des nombreuses organisations remarquables de notre communauté. L'hébreu a un beau mot pour désigner de tels actes : « *hessed* », qui signifie l'amour comme acte, l'amour comme bonté. Le grand psychiatre juif Viktor Frankl avait coutume de dire : « *La porte du bonheur s'ouvre vers l'extérieur* », ce qui signifie

que le sentiment de faiblesse vient souvent du fait de se sentir seul. Apportez le cadeau de votre présence à quelqu'un d'autre et vous ne vous sentirez plus seul.

9. Créez des moments de joie. Cela peut être aussi simple que marcher un jour de printemps ou regarder sur Internet une vidéo d'une vieille chanson qui rappelle des souvenirs chaleureux, ou faire un compliment imprévu à quelqu'un, ou offrir à quelqu'un un cadeau impromptu. Le judaïsme fait une place au « bonheur », (*osher ashrei*), mais l'émotion capitale dans la Torah et dans le Livre des Psaumes est la « *sim'ha* », (« joie »). « *Servez D-ieu dans la joie* » dit un Psaume. Le bonheur dépend souvent de circonstances extérieures, mais vous pouvez éprouver de la joie même dans les moments difficiles. Comme le soleil qui perce les nuages, la joie libère l'esprit et brise l'emprise de la tristesse. Laissez-vous, selon les mots de William Wordsworth, être « surpris par la joie ». La joie, c'est ouvrir votre âme au rayonnement de la vie, c'est refuser que l'âge et le temps émoussent votre sens de l'émerveillement.

10. Aimez. Le judaïsme a été la première et demeure encore la plus grande religion d'amour. Aimez D-ieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Aimez votre voisin comme vous-même. Aimez l'étranger, car vous étiez

autrefois étrangers. L'amour est l'alchimie qui transforme la vie de métal brut en or ; il inscrit dans nos jours le rayonnement de la *Ché'hina*, la présence divine. Le vrai bonheur, que ce soit dans le mariage ou la parentalité, l'amitié ou la carrière, est toujours le produit de l'amour. Là où l'amour se trouve, D-ieu se trouve également, car lorsque nous aimons les autres, l'amour de D-ieu investit notre personne. Pour vivre, il faut apprendre à aimer.

« **Accomplissez l'une de ces choses et lentement, petit à petit, vous commencerez à remarquer un changement dans votre vie. Vous serez moins pressurés, moins anxieux, moins pressés et moins stressés.** Vous constaterez que vous avez du temps pour les choses importantes mais pas urgentes, celles que vous négligez le plus actuellement. Il en résultera plus de satisfaction, d'accomplissement, de joie. **Vos relations seront meilleures, surtout au foyer.** Les gens vous respecteront davantage. Vous vous sentirez béni. Cela peut ou non ajouter des années à votre vie, mais cela ajoutera certainement de la vie à vos années. Vous prendrez alors toute la mesure de **ce qui doit être écrit dans le Livre de vie de D-ieu.** »

Je vous souhaite, à vous et à vos familles, une *Chana tova ou'métouka*. Que cette année soit une année heureuse et bénie pour nous tous. ■



**Distributeur n°1
des
MEILLEURS PRIX**

**GA
CD**
AVEC VOUS
AU-DELÀ DU PRIX

Appelez vite au
01 42 46 87 87
gacd.fr

VOTRE MÉTIER, NOTRE COMBAT

La Soucca faite de peau du Léviathan

A la fin de la fête de Souccot, dans le Birkat Hamazon, nous formulons une demande à Dieu :

« Que ce soit ta volonté, Hachem notre Dieu et Dieu de nos pères, que, par l'accomplissement de cette mitsva de la Soucca que nous avons réalisée, nous vivions et nous méritions l'année à venir de nous asseoir dans la soucca faite en peau du Léviathan ».¹

Cette demande mérite d'être éclaircie sur plusieurs points :

- Qu'est-ce que le Léviathan ?
- Quel est le sort du Léviathan ?
- Pourquoi une soucca sera faite de sa peau ?
- Pourquoi nous aspirons à nous y asseoir ?

Nous nous proposons de trouver les réponses dans différents textes du judaïsme. Puis nous montrerons que le livre de philosophie politique de Thomas Hobbes « *Léviathan* » éclaire aussi cette réponse. Enfin, nous montrerons que le mythe du Léviathan est aussi utilisé dans la littérature occidentale.

Le Léviathan est un monstre marin du type crocodile ou serpent de mer. Une description physique terrifiante du Léviathan apparaît dans le livre de Job où il ressemble à un dragon.



A. Le Léviathan dans les textes du judaïsme

1. Qu'est-ce que le Léviathan ?

Le Léviathan fait partie de la création du cinquième jour (Berechit 1,21) : « Dieu créa les cétacés (taninim) énormes, et tous les êtres animés qui se meuvent dans les eaux

où ils pullulèrent selon leurs espèces, puis tout ce qui vole au moyen d'ailes selon leur espèce ; et Dieu considéra que c'était bien ».

Rachi commente ainsi : « Les cétacés : Des grands poissons de mer. D'après la Agada (Baba Batra 74b), il s'agit du Léviathan et de sa compagne, qu'il a créés mâle et femelle ».

Le Léviathan est donc un monstre marin du type crocodile (tanin) ou serpent de mer (la racine lwi correspond à un enroulement). Une description physique terrifiante du Léviathan apparaît dans le livre de Job (40, 25-32 et 41, 3-25) et mentionne (41,11) : « de sa bouche partent des flammes, s'échappent des étincelles de feu ». C'est donc aussi un dragon.²

2. Le Léviathan dans son environnement

Le psaume 104, 25-26 mentionne aussi le Léviathan : « Voici le grand océan aux étendues immenses. Là fourmillent des êtres sans nombre, des bêtes petites et grandes. Là cheminent les navires, ce Léviathan que tu as formé pour jouer avec lui ».

La taille gigantesque et la puissance du Léviathan sont soulignées dans le Midrach (Pirké de Rabbi Eliezer, 9,7) : « Le cinquième jour il fit jaillir des eaux le Léviathan, le serpent-barre qui a sa résidence dans les eaux d'ebas ; entre ses deux nageoires se dresse la barre médiane de la terre. Tous les grands monstres marins lui servent de nourriture : chaque jour il ouvre sa gueule et le monstre marin destiné à être mangé (tente) de lui échapper mais il s'engouffre (immanquablement) dans sa bouche ».

Dieu perçoit la menace que représente le Léviathan : « Il a tué la femelle et l'a conservée dans du sel à l'intention des justes dans les temps à venir. Car s'ils avaient fructifié et s'ils s'étaient multipliés, le monde n'aurait pas pu se tenir devant

■ par Claude Trink



L'entrée des Enfers dans le « Jugement dernier »
détail par Giacomo Rossignolo (1524-1604)
Madonna dei Boschi, Boves, Italie

eux » (Rachi sur Berechit 1,21 en reprenant le traité Baba Batra 74b).

Le Léviathan reste doté d'une invulnérabilité que décrit le livre de Job (43, 17-19) : « Quand le Léviathan se dresse, les plus vaillants tremblent et se dérobent sous le coup de l'épouvante. L'attaque-t-on avec l'épée, elle n'a point de prise sur lui, pas plus que la lance, javelot ou cuirasse. Pour lui le fer est comme la paille, l'airain comme du bois pourri. »

3. La fin du Léviathan

Au jour du Jugement, c'est Dieu lui-même qui mettra fin au Léviathan, comme il est dit dans Isaïe, 27,1 : « En ce jour, l'Eternel »

châtiera de sa forte, grande et puissante épée le Léviathan, serpent droit comme une barre, et le Léviathan, serpent aux replis tortueux ; il fera périr le monstre qui habite la mer. » ou le Psaume 74, 13-14 : « C'est toi qui par ta force, as fendu la mer, brisé les têtes des monstres marins à la surface des eaux ; c'est toi qui as fracassé les têtes du Léviathan, pour le donner comme pâture au peuple du désert ».

Le Léviathan droit comme une barre représente les alliances de nations qui utilisent directement leur force pour dominer les autres ; le Léviathan aux replis tortueux représente les alliances qui utilisent la fourberie, la manipulation et la propagande pour subjuguier leurs rivaux.



La destruction du Léviathan
par Gustave Doré 1865

Le Talmud (traité Baba Batra 75a) précise alors : « Rabah a dit au nom de Rabbi Johanan : De la chair du Léviathan, le Saint, béni soit-il, fera un festin pour les justes ; le Saint, béni soit-il, fera des cabanes (Souccot) pour les justes avec la peau du

Léviathan car il est dit (Job 40,31) : « Sa peau sera criblée d'épines (Souccot). Quant au reste de cette peau, le Saint, béni soit-il, en parsèmera les murs de Jérusalem, dont l'éclat resplendira d'un bout du monde à l'autre, car il est dit (Isaïe, 60,3) : « Des nations marcheront à ta lumière, et des rois à la clarté de tes rayons. »

Le premier Souccot est écrit avec la lettre Sameh, le second avec la lettre Sin ! Pour mieux comprendre la portée du sort du Léviathan il faut éclairer sa symbolique, car tous les commentateurs (Rachi, Radak, Maharal, Hirsh) indiquent qu'il s'agit d'une métaphore.

4. La symbolique du Léviathan

Le Léviathan représente les nations ou alliances de nations, puissantes et cruelles, qui se sont transformées en empires et qui ont opprimé Israël : Egypte, Assyrie, Edom (Rome), Ishmael,... Au jour du Jugement, elles seront châtiées et détruites. La victoire apparaîtra manifeste car la peau du monstre servira de murs pour la frêle soucca et viendra orner les murs de Jérusalem en contribuant à son rayonnement.

Le Léviathan droit comme une barre représente les alliances de nations qui utilisent directement leur force pour dominer les autres ; le Léviathan aux replis tortueux représente les alliances qui utilisent la manipulation, la fourberie et la propagande pour subjuguier leurs rivaux.

Enfin le repas de la chair du Léviathan correspond à l'acquisition par Israël de tous les talents, qualités et forces spirituelles que ces nations peuvent posséder, et qui viennent ainsi renforcer Israël.

Ainsi nous pouvons comprendre la demande figurant dans le Birkat Hamazon de Souccot : qu'advienne l'ère messianique et que nous puissions participer au festin des justes dans un contexte de paix physique et spirituelle.



B. Une symbolique toujours actuelle : le Léviathan de Thomas Hobbes

Cette métaphore du Léviathan comme représentation du pouvoir politique apparaît aussi à travers l'ouvrage du philosophe anglais Thomas Hobbes (1588-1679), publié en 1651. La réflexion de Hobbes est une réponse novatrice, au sortir d'une guerre civile (1642-1651) qui a déchiré l'Angleterre (décapitation du roi Charles 1er en 1649), à la question : par quels moyens des individus aux profils et aux désirs variés et rivaux (car l'état de nature les conduit à une guerre de tous contre tous : « l'homme est un loup pour l'homme ») peuvent-ils vivre ensemble et vivre bien ?

Sa réponse est que les individus doivent troquer, dans le cadre d'un contrat, une partie de leur liberté pour obtenir la sécurité que leur prodigue un pouvoir souverain (homme ou assemblée) qui les représente et agglomère leurs volontés. Pour assurer cette stabilité de la société, le pouvoir du souverain doit être absolu. Il n'y a pas ici de limites au pouvoir du souverain telles que celles que développeront notamment Locke, Kant, Montesquieu, Rousseau : les droits naturels humains, la Raison, la Morale, les Lumières, la souveraineté populaire, la division du pouvoir entre des branches distinctes : exécutif, législatif, judiciaire, contre-pouvoirs, notamment.

Tant que le souverain assure la sécurité des particuliers, il est légitime. Il devient illégitime si ses décisions conduisent la société au chaos. De son côté, le souverain est le « représentant » des particuliers ; chacun identifie politiquement sa volonté à celle du souverain et l'assiste au besoin avec ses forces. La loi civile a son rôle à jouer : si l'homme dispose de droits naturels, ceux-ci n'ont aucune valeur contraignante. C'est la fonction des lois civiles d'établir des règles concrètes et applicables qui traduisent les principes abstraits des lois naturelles dans la cadre de la vie en société. Les lois civiles ne sont pas seulement des règles imposées

par le souverain, elles sont l'expression d'une volonté collective : celle des individus ayant consenti à se soumettre à une autorité souveraine pour éviter le chaos de l'état de nature.



Le frontispice par Abraham Brosse de la publication « Le Léviathan » de Hobbes en 1651

C'est cette interdépendance entre la souveraineté et la représentation qui définit l'Etat moderne. Cet Etat est pour Hobbes une personne artificielle qui joue comme un seul acteur dont les décisions agrègent la volonté des particuliers et s'imposent à eux. D'où le frontispice de l'édition représentant un géant armé et couronné dont le corps, est constitué d'une multitude de petits personnages (cf. illustration). La puissance de l'Etat s'impose par la crainte qu'elle inspire et l'obéissance qu'elle obtient. Le choix du titre par Hobbes fait référence non seulement à la taille et à la puissance du monstre ainsi créé, mais aussi à la description de Job (41, 25-26) : « Il n'a pas son pareil sur la terre, lui qui est fait pour ne rien craindre. Il regarde avec dédain tout ce qui est élevé ; il est le roi de toutes les créatures arrogantes. »

Au temps de Hobbes, la sécurité était celle de la personne physique et de ses biens. Au cours des siècles qui ont suivi, les objectifs de sécurité se sont élargis :

sécurité contre la maladie, contre la vieillesse, contre la perte d'emploi. La sphère d'intervention de l'Etat n'a cessé de s'élargir. A partir du XX^e siècle, de nouvelles attentes sont apparues : sécurité contre les pandémies (COVID), contre le terrorisme, contre l'immigration de masse, contre le dérèglement climatique, contre les crises économiques, par exemple. En même temps les technologies de surveillance de masse donnent des moyens accrus aux Etats dont le pouvoir va en se renforçant. L'appel de Hobbes à un pouvoir centralisé et absolutiste retrouve un écho à mesure que grandit l'aspiration des individus à la sécurité et que recule la reconnaissance des droits individuels. La question de l'autorité centrale, de la régulation sociale, de la sécurité et de la gestion de crises se pose de manière encore plus vive avec les dérives autoritaires. La multiplication actuelle des démocraties illibérales rend encore plus moderne la réflexion de Hobbes. D'autant plus que des hommes politiques, « les ingénieurs du chaos », avivent chez leurs citoyens le sentiment de peur afin de renforcer leur besoin de sécurité.

Enfin les objectifs de sécurité et de stabilité ne se posent plus seulement à l'échelle d'un Etat individuel, mais aussi au niveau mondial. Les défis globaux exigent ici aussi une forme de régulation mondiale.

Si Hobbes a consacré le Léviathan comme **puissance protectrice**, il est considéré, en tant qu'Etat spoliateur, comme un **monstre destructeur et ennemi des libertés individuelles**, par un courant de littérature économique américaine libertaire. En 1980, James Buchanan appelle



La lutte de Zeus contre Tryphon, hydre (Musée des Antiquités, Munich)

à réduire son pouvoir de prélèvement fiscal et appelle à une « Tax Constitution for Leviathan ». Dans « *The New Leviathan* » (2012), Roger Kimball stigmatise le programme de santé Medicare et dans « *State Leviathan* » (2013) prend pour cible l'école publique et son ambition de dicter leur conduite aux familles. Roger Higgs dénonce les interventions des pouvoirs publics pour vouloir protéger les individus contre eux-mêmes, dans ses écrits « *Crisis and Leviathan* » (2011) et « *Against Leviathan* » (2012).

Ce que nous dit Isaïe en décrivant le châtiment du Léviathan par Dieu, est que cette expansion permanente du Léviathan ne pourra trouver son terme que dans l'arrivée de l'ère messianique avec le rejet total de ce modèle étatique, au profit d'une nouvelle organisation des relations humaines et communautaires autour des valeurs permanentes du judaïsme.

La victoire apparaîtra manifeste car la peau du monstre servira de murs pour la frêle soucca et viendra orner les murs de Jérusalem en contribuant à son rayonnement.



C. La référence au Léviathan dans la littérature

A partir du XIX^e siècle, nombreux auteurs font référence au Léviathan : Victor Hugo, Herman Melville, Arthur Rimbaud, Jules Verne, notamment ; au XX^e siècle, Léviathan est le titre de nombreux ouvrages de fiction par Julien Green, Joseph Roth, Arno Schmidt, Paul Auster, James Clemens.

Le Léviathan est le titre de films et apparaît aussi dans de nombreux manga, bandes dessinées, jeux vidéo.

Pour revenir à la fête de Souccot, voici un poème de Guillaume Apollinaire (1880-1918) qui la mentionne, ainsi que le Léviathan :

»

« **La synagogue** » (dans *Alcools*, Mercure de France, 1913)

Ottomar Scholem et Abraham Læweren
Coiffés de feutres verts le matin du sabbat
Vont à la synagogue en longeant le Rhin
Et les coteaux où les vignes rougissent
là-bas

Ils se disputent et crient des choses qu'on
ose à peine traduire

Bâtard conçu pendant les règles ou Que
le diable entre dans ton père

Le vieux Rhin soulève sa face ruisselante
et se détourne pour sourire

Ottomar Scholem et Abraham Læweren
sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne doit
pas fumer

Tandis que les chrétiens passent avec
des cigares allumés

Et parce qu'Ottomar et Abraham aiment
tous deux

Lia aux yeux de brebis et dont le ventre
avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la syna-
gogue l'un après l'autre

Ils baisseront la thora en soulevant leur
beau chapeau

Parmi les feuillards de la fête des cabanes
Ottomar en chantant sourira à Abraham

Ils déchanteront sans mesure et les voix

graves des hommes
Feront gémir un Léviathan au fond du
Rhin comme une voix d'automne
Et dans la synagogue pleine de chapeaux
on agitera les loulabim
«Hanoten nekamoth bagoim tholahoth
baleoumim»

Le dernier verset est une translittération
approximative du verset 7 du psaume 149
dont la traduction est : « pour tirer ven-
geance des peuples, (pour infliger) des
châtiments aux nations ». On retrouve ici
l'explication symbolique de la mise à mort
du Léviathan !



ENCADRE : Le mythe du Léviathan dans d'autres civilisations

Le mythe d'une divinité combattant et
mettant à mort un monstre marin, serpent
ou dragon figure dans de nombreuses
civilisations. Nous pouvons recenser ici
très brièvement :

- Un mythe mésopotamien (le dieu Mar-
duk contre Tiamat)
- Un mythe égyptien (le dieu Rê et Apo-
phis)

- Un mythe hittite (le dieu de l'orage Ta-
rhu contre Illuyankas)
- Un mythe grec (Zeus contre Typhon)
- Un mythe phénicien (la divinité de la
terre Baal contre la divinité de la mer
Yam ou le monstre Lotan)
- Un mythe nordique (le dieu Thor et
Jörmungand)



Le Léviathan, enluminure, manuscrit du nord de
la France, fin du XIIIe siècle (British Museum)

Quelques points communs entre ces cos-
mogonies qui toutes évoquent un affronte-
ment primordial, dont la divinité sort
victorieuse :

- Un combat entre une divinité céleste
et un ennemi venant des profondeurs ;
- La forme anthropomorphe de la divi-
nité et la forme monstrueuse, le plus
souvent de serpent, de son ennemi ;
- Une opposition entre les armes utili-
sées, épée, filet, flèche, masse, ver-
sus croc, griffe, venin ;
- La divinité s'allie avec d'autres dieux
tandis que son ennemi s'allie avec des
monstres et démons ;
- Cette lutte permet la préservation du
monde.

Dans le monde chrétien, le Léviathan fait
le plus souvent place au dragon, symbole
du chaos, de l'envie, du péché, du mal, du
satan. ■

1] Je remercie Dr Jean-Michel DREYFUS d'avoir
suscité cette réflexion dans sa soucca à Jérusalem.

2] Il ne faut pas confondre le Léviathan avec
le poisson qui avale puis recrache le prophète
Jonas.



La lutte de Marduk contre Tiamat, bas-reliefs du palais de Sennacherib, (British Museum)

Interview de M. Johann Attal, nouveau directeur du collège/lycée Maïmonide

1. Pourriez-vous vous présenter rapidement ?

Je m'appelle Johan Attal, né à Boulogne-Billancourt, et j'ai aujourd'hui l'honneur de diriger le Collège-Lycée Rambam Maïmonide. Engagé depuis plus de vingt ans dans l'encadrement pédagogique, j'ai toujours eu à cœur de mettre mon expérience au service des élèves, des familles et des équipes éducatives. Ma ligne directrice est simple : exigence dans la bienveillance. Car former la jeunesse, ce n'est pas seulement transmettre des savoirs : c'est aussi accompagner chaque élève dans son épanouissement, l'encourager, croire en lui, et l'aider à devenir un adulte responsable, engagé et fier de son identité.



Groupe scolaire Maimonide Rambam

Notre établissement porte une double exigence : transmettre les valeurs du judaïsme et celles de la République. C'est cette union qui constitue notre identité et notre force. Mon rôle est de préparer nos jeunes aux défis du monde de demain, en les aidant à développer leur potentiel et s'orienter de façon choisie et positive, dans un esprit d'ouverture et d'excellence.



2. Comment définiriez-vous votre rôle de directeur d'école ?

Être directeur, c'est avant tout une mission de sens et de responsabilité. C'est fédérer une communauté éducative autour d'un projet commun, impulser une dynamique pédagogique ambitieuse, et veiller au bien-être de chacun : élèves, enseignants et personnels. Mais c'est aussi s'inscrire dans une histoire et une tradition. Notre établissement porte une

double exigence : transmettre les valeurs du judaïsme et celles de la République. C'est cette union, unique et féconde, qui constitue notre identité et notre force. Enfin, mon rôle est de préparer nos jeunes aux défis du monde de demain, en les aidant à trouver leur voie, à développer leur potentiel et à s'orienter de façon choisie et positive, dans un esprit d'ouverture et d'excellence.



3. Quels sont vos projets pour cette année scolaire ?

Nos priorités sont claires :

- renforcer le suivi individualisé des élèves, pour que chacun puisse progresser à son rythme et atteindre son plein potentiel ;

- développer des projets pédagogiques innovants et renforcer les passerelles entre les disciplines, afin de donner plus de sens aux apprentissages ;

- affermir le lien entre les familles et l'école, car l'éducation est une œuvre commune qui demande unité et confiance.

Cette année aura aussi une dimension particulière : nous célébrerons les 90 ans de l'établissement. Cet anniversaire est l'occasion de rendre hommage à celles et ceux qui nous ont précédés, mais aussi d'ouvrir une nouvelle page, tournée vers l'avenir. Plus que jamais, nous voulons offrir à nos élèves un cadre structurant, serein et porteur d'avenir, où l'exigence va de pair avec la bienveillance, et où chacun peut se sentir grandi et inspiré. ■

Ramat Orah, une communauté miraculeuse dont le nom évoque le Luxembourg

La synagogue Ramat Orah, que fréquentent des proches de plusieurs membres de l'ACTI, a été fondée par les juifs du Luxembourg qui ont réussi, en 1941, à échapper à l'occupation nazie dans des circonstances quasi miraculeuses. Son histoire est donc intrinsèquement liée au sort des juifs durant la seconde guerre mondiale. Pour une fois, il s'agit d'une histoire de rédemption, et non d'une histoire de cruauté, de mort et de destruction – ce que fut la Shoah.



Le Rabbin Dr. Robert Serebrenik & son épouse, née Julia Herzog, le jour de leur arrivée à New York, le 21 juin 1941, à bord du S.S. Mouzinho de Lisbonne, Portugal, menant la communauté de Luxembourg dans le Nouveau monde.
Photo gracieusement fournie par Fausto Gardini

Le Luxembourg, ce petit pays coïncé entre la Belgique, l'Allemagne et la France, comptait en 1940 près de 400.000 habitants, dont quelque 4.000 juifs. La moitié d'entre eux étaient arrivés au Luxembourg après la prise de pouvoir de l'Allemagne par les nazis dans les années 1930. La communauté juive du Luxembourg avait à sa tête le rabbin Robert Serebrenik. Né à Vienne en 1902, ce dernier fut nommé grand rabbin du Luxembourg en 1929, à l'âge de vingt-huit ans. C'était un citadin

élégant. Il épousa, en 1930, une jeune femme belle et charmante, Julia Herzog, également originaire de Vienne.

Le 10 mai 1940, l'armée allemande envahit les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, conquis en quelques heures. Le jour de l'invasion, près de 1.000 juifs fuirent le pays pour se réfugier en France et en Belgique. Un grand nombre d'entre eux parvint à gagner l'Espagne et le Portugal, d'où ils émigrèrent vers les Amériques.

Dès le début de l'invasion, le rabbin Serebrenik s'efforça d'entretenir des relations assidues avec les principaux responsables allemands et joua un rôle de médiateur efficace entre les exigences des envahisseurs nazis et la communauté. Pendant les quelques mois qui suivirent l'invasion allemande, jusqu'en août 1940, la communauté ne subit que peu de violences. C'est à cette date que fut établi le plan de déportation des juifs du Luxembourg, vers des ghettos situés en Europe de l'Est ou vers des camps de concentration. Le transfert devait avoir lieu le jour de Kippour 1940 et la destination finale n'était autre que les camps de la mort, alors en construction. Le plan fut annulé grâce à l'intervention de l'un des officiers allemands que connaissait le rabbin Serebrenik et qui était notamment chargé du Bureau de liaison entre les juifs et les nazis.

En novembre 1940, les nazis mirent en place les lois de pureté raciale, de nombreux juifs furent arrêtés. On les accusa d'avoir violé ces lois et leurs biens furent confisqués. Durant cette première période de l'occupation nazie, le rabbin Serebrenik organisa une série d'évasions clandestines de la population juive vers le sud de la France, encore zone libre. Il mit également en place des convois officiels pour ceux qui possédaient des visas va-

■ par Judith Kogel

lides leur permettant de quitter le Luxembourg et de se rendre à Lisbonne. Ainsi, de novembre 1940 à juin 1941, il réussit à faire sortir 2.000 juifs du Luxembourg. Au printemps 1941, les trois-quarts de la population juive luxembourgeoise présente le jour de l'invasion nazie avaient réussi à quitter le pays.

Pendant cette période, le rabbin Serebrenik se rendit en personne à Berlin à plusieurs reprises pour intercéder au nom de sa communauté auprès des autorités allemandes. Le 20 mars 1941, il fut convoqué à Berlin et, cette fois, contrairement aux visites précédentes, deux agents de la Gestapo furent chargés de l'escorter. À cette époque, il avait déjà entendu parler, par ses contacts dans l'armée allemande, des exactions commises par les nazis contre les juifs de Pologne. D'autres sources au sein de l'armée allemande ont également dit au rabbin que (citant le rabbin Serebrenik) « selon les rumeurs, ils allaient transférer tout le monde à l'est et il m'a également dit que ce serait pire que Dachau ».

À son arrivée à Berlin, le rabbin Serebrenik fut conduit dans un luxueux bureau du quartier général de la Gestapo pour y rencontrer Adolf Eichmann. Voici comment il a décrit cette rencontre :

La porte s'est ouverte et je suis entré dans un grand bureau, que j'ai estimé faire quinze mètres sur quinze. À une certaine distance de la porte, il y avait un bureau derrière lequel était assis un homme portant des vêtements civils. Il était élégamment et magnifiquement vêtu. Sur la porte, pour autant que je m'en souviens, il y avait un panneau sur lequel était écrit le

nom d'Eichmann. Je me suis approché du bureau et il m'a crié : « À trois pas de mon corps, juif ! ». J'ai alors remarqué que... les hommes de la Gestapo restaient debout près de la porte. J'ai un peu reculé et Eichmann a commencé à me parler. « Qu'allez-vous faire des juifs du Luxembourg ? Quelles sont vos intentions à leur égard ? » Je lui ai fait un rapport et je lui ai expliqué que si je comprenais bien, les autorités allemandes du Luxembourg cherchaient à faire partir les juifs. Il a réagi à mes propos et il a dit : « Cela ne peut pas continuer ainsi, comment comptez-vous procéder à cette émigration ? ». Je lui ai alors expliqué mon plan pour le transfert des juifs. Il m'a alors dit : « Vous jouez un drôle de jeu avec moi, il n'y a aucun moyen d'échapper à la Gestapo. Les autorités ne peuvent rien faire pour vous. Le Luxembourg doit être Judenrein. Vous devez trouver un autre moyen de faire sortir les juifs du Luxembourg. Vous avez onze jours pour le faire. Sinon, j'ai déjà fait les préparatifs pour que les juifs commencent à travailler ». (« Travailler » était un euphémisme utilisé par Eichmann pour désigner la déportation vers les camps de concentration et les camps de travail).

Après cet échange, le rabbin Serebrenik demanda quelques heures pour préparer un mémorandum sur la façon dont il se proposait de transférer les Juifs du Luxembourg à Lisbonne. Eichmann lui dit de revenir plus tard dans l'après-midi. Le rabbin Serebrenik prépara le mémorandum et revint cet après-midi-là. Citons encore une fois ses propos :

Lorsque nous sommes entrés, Eichmann a commencé à hurler... « Maintenant, il faut que ça s'arrête. Si vous ne faites pas ce que je vous dis dans le temps que je vous donne... Si vous ne faites pas ce que je vous ai dit, tous les Juifs le paieront très cher. »

Après cela, Eichmann m'a demandé le mémorandum. Il l'a examiné et a exigé des changements concernant la manière dont les juifs devaient être convoyés et l'obtention de visas espagnols et portugais. Il a, en outre, exigé que j'obtienne des dollars

[il n'était pas clair et je ne savais pas s'il s'agissait de pot-de-vin ou de dollars pour payer le transport]. Il a exigé que je cesse d'envoyer les juifs dans le sud de la France et que je m'engage à arrêter ces transferts. Il a accepté le principe d'un départ vers le Portugal et m'a enjoint d'utiliser les bonnes relations que j'avais avec le Joint Distribution Committee. Il a ajouté qu'il se tiendra informé, depuis le Luxembourg, de ce que j'obéis à ses ordres. Il a également dit que je n'aurai pas assez de temps pour appliquer ce plan car il comptait fermer rapidement toutes les routes.

Le rabbin Serebrenik réussit à persuader Eichmann de lui donner environ onze jours pour organiser le transport vers Lisbonne des juifs luxembourgeois encore présents dans le pays. Il rentra au Luxembourg le 26 mars, alors qu'il ne restait que huit jours sur les onze que lui avait octroyés Eichmann pour soustraire le reste des juifs du Luxembourg au plan nazi, qui consistait à les envoyer mourir à l'Est. Environ 1.000 à 1.100 Juifs sur les 4.000 présents en 1940, demeuraient encore au Luxembourg, à ce moment-là. Le plan de sauvetage échoua hélas, mais il réussit, au cours des trois mois qui suivirent, au printemps 1941, à organiser le transfert de 250 juifs supplémentaires vers Lisbonne.

Le rabbin Serebrenik, comme le vrai dirigeant qu'il était, resta avec sa communauté jusqu'à la fin. Il partit en juin 1941 avec l'un des derniers convois, après avoir été attaqué quelques semaines plus tôt par des voyous nazis qui l'avaient presque battu à mort tandis qu'il rentrait à pied de la Grande Synagogue de Luxembourg, un jour de shabbat. Le 16 mai, peu après son agression, les nazis entreprirent de démolir, morceau par morceau, la Grande Synagogue de Luxembourg, un travail qu'ils achevèrent à l'automne 1943.

Le rabbin et Mme Serebrenik arrivèrent à New York, en juin 1941, avec soixante et un autres réfugiés du Luxembourg. Au début de l'année 1942, il avait fédéré les membres de la communauté et fondé la Congrégation Ramath Orah.

Quand il ne fut plus possible d'organiser des transferts vers Lisbonne au printemps 1941, il restait environ 947 Juifs bloqués au Luxembourg, dont une majorité de personnes âgées ou malades. Les déportations commencèrent en octobre 1941. 334 Juifs furent déportés le 11 octobre 1941 vers le ghetto de Lodz. La plupart d'entre eux avait plus de soixante ans. Certains moururent à Lodz, d'autres furent envoyés vers diverses destinations à l'Est et seuls onze d'entre eux survécurent. En avril, juin et juillet 1942, 228 juifs furent déportés à Theresienstadt et à Auschwitz, parmi lesquels onze seulement survécurent. Un an plus tard, en juin 1943, 108 autres Juifs furent déportés à Theresienstadt et seuls vingt d'entre eux ont survécu. Les Juifs envoyés à Theresienstadt, le soi-disant « ghetto juif modèle » que les nazis ont maintenu en Tchécoslovaquie pour impressionner la Croix-Rouge internationale, y sont morts ou ont été à leur tour déportés à Auschwitz pour y être exterminés. Ainsi, sur les 4.000 Juifs luxembourgeois, 670 ont été raflés par les nazis et déportés vers les camps d'extermination d'Europe de l'Est. 42 ont survécu à cette épreuve et 628 ne sont jamais revenus.

...de novembre 1940 à juin 1941, le rabbin Serebreni réussit à faire sortir 2.000 juifs du Luxembourg. Au printemps 1941, les trois-quarts de la population juive luxembourgeoise présente le jour de l'invasion nazie avaient réussi à quitter le pays.

On ne peut que souligner l'esprit d'initiative et le courage du Rabbin Serebrenik, un leader hors du commun, grâce à qui la majeure partie de la communauté juive du Luxembourg échappa à la machine de mort nazie.

Consciemment ou non, Ramat Orah a choisi récemment, comme nouveau rabbin de la communauté, le rabbin Zolty qui est francophone ! ■

<https://www.ramathorah.org/about-us>

Que reste-il de la présence juive à Thessalonique ?

DATES CLÉS :

1450 : Prise de la ville par les Ottomans

1492 : Arrivée de 20.000 juifs expulsés d'Espagne et du Portugal

1600-1900 : Age d'or de la Ville

1912 : Départ des Ottomans et rattachement à la Grèce

1917 : Grand incendie (1/3 de la ville détruite)

1923 : Départ des 300.000 musulmans de la ville et arrivée de 100.000 chrétiens venant d'Asie Mineure (Echange de population à la suite du Traité de Lausanne)

1943 : Déportation et assassinat de la quasi-totalité des 50.000 juifs

Août 2025, après plusieurs années d'hésitation, je visite Thessalonique avec mon épouse. Mon ami Denis Molho qui en est originaire m'avait en effet toujours expliqué qu'il « ne reste plus rien de la présence juive ». Effectivement j'ai beaucoup de mal à trouver un guide connaissant l'histoire des juifs de la ville mais grâce à Jean Jacques Wahl et à ses « bons tuyaux », je trouve une guide sérieuse. La première impression est une ville relativement animée mais les touristes sont clairement moins nombreux que dans le sud du pays. La ville est construite autour de grandes avenues redessinées après l'incendie de 1917. On sent aussi de la pauvreté et un bon tiers des magasins du centre-ville sont vacants fermés suite à la crise économique encore sévère en Grèce. Beaucoup de bâtiments historiques éparpillés marquent la présence romaine, ottomane ou chrétienne orthodoxe. Mais concernant la présence juive, il vaut mieux avoir un bon guide pour les trouver ! Ceci est d'autant plus surprenant que **pendant plusieurs siècles, les juifs sont en majorité et que leur culture donne le ton à toute la ville.** Les premiers juifs appelés

« Romaniotes » sont présents dès l'antiquité mais leur arrivée massive date du 15^e siècle. A cette époque, 20.000 juifs expulsés d'Espagne et du Portugal sont accueillis à « bras ouverts » par le sultan ottoman pour repeupler la ville après sa conquête aux chrétiens. Les juifs continuent de s'y installer pendant plusieurs siècles en particulier depuis Livourne en Italie. Sous leur impulsion, Salonique (nom turc de Thessalonique) connaît un développement économique et culturel remarquable. **On la surnomme la « Jérusalem des Balkans ».** Au 19^e siècle c'est le pôle le plus dynamique de l'Empire ottoman. La cohabitation des 70.000 juifs avec les chrétiens et les musulmans se passe globalement bien. La langue de la vie quotidienne est le ladino puis de plus en plus le français à partir de la fin du 19^e siècle. La ville compte à la fin du 19^e siècle une soixantaine de synagogues dont certains des noms évoquent clairement les origines des Kahal : Lisbonne, Castille, Catalane, Sicile, Calabre...

Parmi les familles juives célèbres, citons les Allatini qui furent la troisième fortune de l'empire ottoman et dont l'une des filles émigrées en France est la mère de Marcel Bloch Dassault. Citons aussi la famille Modiano (celle de l'écrivain Patrick) dont le Marché couvert de la Ville porte toujours le nom. Citons enfin évidemment **la famille Mallah qui donna à la France en 2007 un président de la République...**

Mais la première moitié du 20^e siècle a totalement annihilé ces 400 années de relative tranquillité. Salonique est rattachée à la Grèce en 1912. En 1917, le grand incendie touche gravement la population juive en particulier la plus fragile. En 1923 le traité de Lausanne donne lieu à des échanges de populations. Sur le million et demi de chrétiens orthodoxes contraints de quit-

■ par **Stéphane Sabbah**

ter l'Asie Mineure et la Thrace orientale, environ 100.000 rejoignent Thessalonique dans des conditions de grande précarité. De leur côté près de 300.000 musulmans quittent la ville et sa région. Ces événements vont déstabiliser les populations... et les juifs jusqu'alors relativement préservés commencent à subir des campagnes antisémites. Aux vieux soupçons de déicide soutenus par l'Eglise orthodoxe elle-même renforcée par le départ des musulmans, s'ajoutent ceux sur leur fidélité à la nation grecque. Le plus grand homme politique de la Grèce moderne Venizelos (sa statue est immanquable en centre-ville) explique ouvertement en 1932 que les juifs de Thessalonique ne sont pas des « patriotes grecs » mais des « patriotes juifs » implicitement alliés des Turcs...

En 1941 la ville est occupée par les nazis et le tristement célèbre Aloïs Bruner est à la tête des opérations de déportation. Parmi les épisodes tragiques, citons en juillet 1942 la rafle de la place Eleftherias où tous les hommes juifs de la ville de 18 à 45 ans sont regroupés et torturés une journée entière en plein soleil. 4.000 d'entre eux sont envoyés en travaux forcés dans des conditions affreuses. Pour les libérer, les nazis exigent de la communauté juive une rançon de 728 millions de drachmes. Ne pouvant trouver cette somme, la communauté est obligée de céder à la Municipalité le terrain du cimetière juif où reposent près de 300.000 tombes (la plus ancienne datait de 1493 !). La somme sera ainsi réunie mais la ville ne respectera pas les conditions prévues et dispersera toutes les pierres tombales pour en faire des pièces de construction de routes ou de bâtiments publics ou

privés. On retrouve aujourd'hui beaucoup de ces pierres éparpillées avec encore des inscriptions funéraires très visibles : remblais et allées, parvis de la basilique Saint Dimitri, piste de danse d'une taverne ! A la place de l'ancien cimetière, se trouve actuellement l'université « Aristote » de la ville. Une petite stèle rappelle cette tragédie.

En 1943, 46.000 juifs soit un cinquième de la population de la ville sont déportés à Auschwitz. Les juifs sont transportés dans des trains qui vont traverser toute l'Europe centrale. On dit que le passage de ces trains par Sofia en Bulgarie a ému la population locale et a été l'une des motivations du sauvetage des juifs bulgares. Mais à Thessalonique, la déportation des juifs a aussi été l'occasion d'un pillage général de leurs biens. Juste après leur déportation, les habitants se sont précipités dans les maisons des juifs arrachant les planchers et défonçant murs et plafonds dans l'espoir d'y trouver des valeurs cachées. Des questions restent en suspens sur la « passivité » des juifs qui ont suivi « avec docilité » les ordres de regroupement dans le ghetto et de déportation. Outre des raisons que l'on retrouve dans les autres pays (antisémitisme local, brutalité des nazis...), il semble que leur confiance absolue dans les directives du rabbin de la ville, Zvi Koretz, lui-même totalement « berné » par les nazis ait été déterminante.

Comment juger l'attitude des habitants de Thessalonique envers les juifs pendant la Shoah ? Cela a probablement été « moins pire » qu'en Europe centrale (Roumanie, Ukraine...) où les populations locales ont directement participé à des pogroms. Mais elles les ont très peu aidés et ont surtout profité odieusement de la situation en s'accaparant et pillant leurs biens. Les survivants de la Shoah revenus à Thessalonique n'ont pas été aidés par les autorités locales. Pire, fin 1945 un juge décida qu'ayant « abandonné » leurs propriétés pendant la guerre, les juifs n'avaient pas de droit automatique au retour. Enfin, après-guerre, les tribunaux grecs ont été

très peu actifs dans la recherche des responsabilités des crimes nazis. La seule « condamnation » significative fut celle du nazi Max Merten condamné en 1959 à 25 ans de prison mais qui fut libéré au bout de 8 mois pour finir tranquillement sa vie en Allemagne. La priorité des autorités grecques de cette époque était plus de ménager ses relations avec l'Allemagne et d'éviter la « propagation » du communisme que de punir les coupables de la déportation.

Alors que reste-il de ces 400 années de présence juive glorieuse ?

La travail de mémoire des Grecs est relativement récent. Notre guide nous a dit que jusqu'à ses 20 ans elle n'avait jamais eu connaissance d'une présence juive dans la ville. Le musée juif date seulement de 2001. Les quelques survivants de la Shoah ont pour leur quasi-totalité émigré en Israël à la création de l'Etat et il ne reste plus que 1.000 juifs. Une seule synagogue en activité subsiste, la synagogue Monastir qui a échappé à la destruction car elle était utilisée comme entrepôt par la croix rouge. Bizarrement, une deuxième synagogue a été ouverte en 1984. Cette synagogue (Yad Lezikaron) dédiée aux victimes de la Shoah a très peu fonctionné. Elle se situe à l'intérieur d'un bâtiment administratif sans charme de huit étages, gardé par un bataillon de policiers. Cela ne donne pas envie de venir y prier mais j'imagine que sa création a été en 1984 un premier geste aidé par la ville en mémoire de populations juives assassinées.

Autre monument : Sur la tristement célèbre place Eleftherias, celle où ont été torturés les otages juifs, se trouve une sculpture de l'artiste serbe Nandor Glid représentant des corps humains livrés aux flammes avec un aspect global de Menorah. Cette sculpture date de 1997. Mais il faut surtout aller visiter le musée juif ouvert en 2001. Le musée n'est pas très grand mais sérieux, très riche et très didactique. Le passage le plus marquant est celui du **mur des noms, avec gravés sur un marbre noir, la liste de 48.533 noms**

de juifs déportés. Ces noms de famille pour la plus part d'origine sépharade ou hébraïque nous sont tellement familiers... Enfin il subsiste les bâtiments construits par des entrepreneurs juifs entre deux guerres, ceux des Allatini, des Modiano, des Florentini, des Burla ou des Stein...



La Menorah en feu sur la place Eleftherias



Le mur des noms au Musée juif

En conclusion, **le travail de mémoire des autorités grecques a été tardif mais est actuellement sérieux et bien réel.** Très prochainement le musée juif sera remplacé par un musée beaucoup plus grand, le musée de l'Holocauste. Cela donnera, je l'espère, l'occasion de visiter Thessalonique à ceux d'entre vous qui ne l'ont pas encore fait. Si vous souhaitez des conseils ou des recommandations de lectures type « romans historiques faciles » sur Thessalonique, n'hésitez pas. ■

Sources :

Despoina Koseoglou : Notre guide en Français à Thessalonique

Jil Silberstein : Thessalonique, dans le flux des morts et des vivants

Mark Mazower : Salonica City of Ghosts

Victoria Hislop : Le fil des souvenirs

L'antisémitisme dans la tradition juive

La montée des actes antisémites interpelle. Devenu presque tabou après les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, l'antisémitisme resurgit comme un problème majeur de société. On a l'impression qu'il a toujours été là, en fait, depuis la nuit des temps. Comment comprendre ce qui arrive ? Que peut nous enseigner la tradition juive ?

Le judaïsme entend conserver au peuple juif son caractère unique et va à l'encontre de l'idée de mélange qui annulerait l'unicité de chaque peuple.



L'antisémitisme dans la Bible

Si l'on définit l'antisémitisme comme un racisme envers les Juifs, il faut attendre, pour pouvoir l'observer, la création du peuple juif en tant que tel, donc quand les descendants de Jacob (nommé également « Israël ») deviennent un peuple nombreux en Égypte. Mais si l'on considère que l'antisémitisme est une hostilité envers les valeurs portées par le judaïsme, il faut également analyser les relations des patriarches avec leurs ennemis pour en comprendre les mécanismes profonds.

I^{er} mécanisme : la pression d'assimilation

Le premier mécanisme est la pression d'assimilation : pourquoi les Juifs sont-ils différents ? Qu'est-ce qui pourrait bien arriver s'ils mangeaient du porc ? Pourquoi sont-ils à l'écart ? Etc.

Le premier exemple de tentative d'assimilation dans la Torah est sans doute l'épisode entre Jacob et Laban. Jacob fuit Ésaü après avoir obtenu le droit d'aînesse contre un plat de lentilles, et se réfugie chez Laban. Laban use de tromperie pour le forcer à rester le plus longtemps possible : Jacob veut épouser Rachel, sa ca-

dette, et Laban accepte en échange de 7 années de travail. Mais au moment du mariage, Laban force Jacob à épouser Léa, son aînée, et demande 7 nouvelles années de travail. Laban fait tout ce qu'il peut pour détourner Jacob de son projet et essaye de le forcer à s'installer définitivement avec lui.

Dans son livre « *Coincidences in the Bible and in Biblical Hebrew* », l'écrivain Haim Shore note que le mot « Laban » veut dire « blanc » en hébreu. Or, on sait aujourd'hui que chaque couleur a une longueur d'onde spécifique, et que pour obtenir du blanc, il faut mélanger les longueurs d'onde de toutes les couleurs. Le blanc symbolise donc le mélange de toutes les couleurs dans une « non-couleur ». Le judaïsme entend conserver au peuple juif son caractère unique et va à l'encontre de l'idée de mélange qui annulerait l'unicité, la couleur, de chaque peuple.

II^e mécanisme : l'appropriation de l'histoire d'Israël

Un autre mécanisme est de contester le rôle du peuple juif et de vouloir se substituer à lui, comme étant le porteur du projet d'Abraham. On peut prendre l'exemple d'Ismaël et d'Isaac. Ismaël et Isaac sont tous deux les fils d'Abraham, mais de mères différentes : Isaac est le fils de Sarah et Ismaël le fils d'Agar. Sarah, voyant qu'Ismaël se moque d'Isaac, demande à Abraham de chasser Agar et Ismaël. Dieu donne raison à Sarah. Dieu bénira Isaac et Ismaël, mais de façon différente : Ismaël engendrera 12 princes et deviendra une grande nation. Isaac, lui, reçoit la confirmation qu'il porte l'alliance éternelle d'Abraham.

C'est un point de contention aujourd'hui avec le monde musulman, qui considère qu'Ismaël porte l'héritage d'Abraham, et que c'est Ismaël et non Isaac qui a failli être sacrifié par Abraham.

■ par François Kaplan

On retrouve cette tentative d'appropriation d'identité dans des positions palestiniennes aujourd'hui, lorsqu'ils prétendent que Jésus était Palestinien, qu'il n'y a pas de liens entre les Juifs et la terre d'Israël, que les Palestiniens sont les descendants des habitants de l'Antiquité, qu'ils sont les nouveaux Juifs et subissent un génocide, etc. Les exemples, plus excessifs les uns que les autres, se multiplient.

Il est intéressant de noter que des défenseurs de la cause palestinienne se sentent obligés de justifier leurs revendications par l'appropriation de l'histoire du peuple juif.

III^e mécanisme : ignorance et fausses accusations

L'antisémitisme, malgré des arguments qui peuvent être affirmés avec la plus grande assertivité, est souvent accompagné d'une profonde méconnaissance des Juifs, et les accusations sont souvent basées sur des fabrications et des mensonges.

Pharaon en est un parfait exemple : « *Un nouveau roi d'Égypte s'est levé, qui ne connaissait pas Joseph* » (Exode 1:8). Rachi explique cette phrase de deux manières : soit il s'agissait d'un nouveau roi, soit il s'agissait du même roi qui décida de faire comme s'il ne connaissait pas Joseph. Qu'il s'agisse d'une ignorance volontaire ou pas, le résultat est le même.

Les accusations de crimes rituels ou d'empoisonnement des puits au Moyen-Âge, ou le faux livre « *Les Protocoles des Sages de Sion* » sont des exemples que l'on peut relever. On peut aussi noter la difficulté d'enseigner la Shoah à l'école de nos jours, due à une poussée de l'an-

tisémitisme chez les jeunes et qui, si elle n'est pas immédiatement adressée, ne fera qu'aggraver la situation. On peut également noter que certains pays, où il n'y a plus de Juifs, sont quand même antisémites.

IV^e mécanisme : boucs émissaires

Les Juifs ont souvent été utilisés pour cacher les déficiences des dirigeants des pays où ils résident. Pharaon instrumentalise la présence des Hébreux « *Voici, le peuple des enfants d'Israël est plus nombreux et plus puissant que nous. Allons, montrons-nous habiles à son égard, de peur qu'il ne se multiplie, et que, s'il survient une guerre, il ne se joigne à nos ennemis, ne combatte contre nous et ne monte du pays* » (Exode 1:9-10). Pharaon utilise la peur d'une menace extérieure pour justifier l'oppression des Hébreux. En les accusant d'être déloyaux et dangereux, il détourne l'attention des problèmes internes de l'Égypte et justifie leur asservissement. Le Midrash Tanchuma et le Midrash Rabbah, soulignent que cette stratégie de Pharaon était une forme de manipulation pour maintenir le contrôle sur son peuple en utilisant les Hébreux comme des boucs émissaires.

De tels mécanismes sont toujours utilisés dans certains pays arabo-musulmans pour détourner l'attention des vrais problèmes.



Le peuple élu

La Bible désigne Israël comme un peuple ayant une relation privilégiée avec D.ieu. « *Car tu es un peuple saint pour l'Éternel, ton D.ieu : l'Éternel, ton D.ieu, t'a choisi pour être un peuple particulier pour lui-même, au-dessus de tous les peuples qui sont sur la face de la terre* » (Deutéronome 7:6). Israël est désigné comme le « peuple élu », et cette appellation est souvent prise comme de l'arrogance par les non-Juifs : pourquoi les Juifs se sentent-ils supérieurs ? Ce sentiment est exacerbé par le fait qu'il est difficile de se convertir au

judaïsme (à l'inverse des autres religions, ce qui rajoute de l'incompréhension) : si le peuple juif est un peuple supérieur, pourquoi ne pas offrir aux non-Juifs la possibilité de s'élever ? La religion juive serait-elle raciste ? Il faut donc prouver qu'au contraire, les Juifs ne sont pas supérieurs, mais inférieurs.

On peut penser au statut de dhimmi dans le monde musulman ou aux accusations de peuple déicide dans le monde chrétien (qui n'ont été abolies officiellement que récemment par des décisions de différents papes). On peut penser aussi au statut de sous-hommes (untermensch) des nazis ou des persécutions communistes.

L'appellation de « peuple élu » (dont il faut noter qu'elle n'apparaît dans la Bible) et la suspicion que les Juifs se sentent supérieurs doivent être analysées plus en profondeur.

L'une des singularités du judaïsme est que ce n'est pas une religion prosélyte. La Torah a été donnée aux Hébreux individuellement et en tant que peuple, lorsque les Hébreux sont rassemblés au pied du Mont Sinaï, ils sont unis « comme un seul homme avec un seul cœur » (בלב אחד, כאיש אחד). Lorsque quelqu'un veut se convertir, il ne doit pas uniquement accepter les lois de la Torah, mais il doit également certifier qu'il est au courant des persécutions auxquelles le peuple juif a été confronté et qu'il en accepte consciemment les risques. Le judaïsme intègre donc une dimension religieuse et une dimension nationale, de peuple. La question est de savoir si ce peuple est effectivement censé être supérieur aux autres et quel est son rôle.

Le judaïsme établit des règles et des limites : on peut manger certains aliments mais pas d'autres, on peut effectuer des travaux certains jours mais pas le jour du Shabbat, etc. La pratique de la séparation sert à créer un ordre dans la vie quotidienne, elle encourage l'intentionnalité dans les actions, et à rester conscient de la présence divine.

Le judaïsme a le premier établi une séparation des pouvoirs avec une distinction claire entre les rois, les prêtres et les juges. Aujourd'hui, les descendants des prêtres, les Cohanim, bénissent les fidèles à la synagogue. Mais ça ne veut pas dire qu'un Cohen est supérieur à un autre Juif, ça veut juste dire qu'il a un rôle et une responsabilité spécifiques. La Torah considère le monde comme un ensemble, où tout le monde a sa place et où la diversité est importante.

D.ieu a donné à Israël le rôle d'être une nation de prêtres. « *Vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte* » (בממלכת כהנים וגוי קרש), Exode 19:6. De la même manière qu'un Cohen n'est pas supérieur à un autre Juif, Israël tient un rôle spécial dans le monde, mais ça ne veut pas dire qu'il est supérieur aux autres nations. Son rôle est d'être une nation exemplaire et de montrer qu'il est possible de créer une société basée sur la justice et la miséricorde.

La Torah considère le monde comme un ensemble, où tout le monde a sa place et où la diversité est importante.



La victoire sur Amalek

Les conflits entre les patriarches ou les Hébreux et leurs ennemis ont toujours une dimension morale dans la Bible, les ennemis d'Israël le sont en raison de ce qu'Israël représente. De ce point de vue, la bataille contre Amalek est exemplaire : Moïse se tient sur une colline avec un bâton dans sa main, lorsque Moïse lève les mains, les Hébreux l'emportent, lorsqu'il les abaisse, Amalek prend le dessus. La position du bras de Moïse symbolise la force morale et spirituelle d'Israël, qui impacte et définit la force physique. La victoire d'Israël contre Amalek dépend de la foi et de la prière, symbolisée par Moïse levant les mains vers le ciel. Et Moïse a besoin du soutien d'Aaron et Hur pour maintenir son bras levé.

»

L'enseignement est clair : la lutte contre l'antisémitisme est une lutte morale et spirituelle avant tout, et elle concerne tout le monde.



נצח ישראל לא ישקר

Il y a de nombreuses références dans la Bible sur le caractère éternel de l'al-

L'enseignement est clair : la lutte contre l'antisémitisme est une lutte morale et spirituelle avant tout, et elle concerne tout le monde.

liance entre D.ieu et le peuple juif. D.ieu s'engage auprès d'Abraham : « Je maintiendrai mon alliance entre moi et toi, et ta descendance après toi, à travers leurs générations, comme une alliance éternelle, pour être D.ieu pour toi et pour ta descendance après toi » (Genèse 17:7). Une phrase dans Samuel 15:29 est souvent interprétée comme l'affirmation de la constance et de la fidélité de D.ieu envers Israël : « נצח ישראל לא ישקר », qui veut dire littéralement « l'existence éternelle d'Israël ne mentira pas ».

Les rabbins soulignent que le simple fait que le peuple juif ait survécu aux exils,

aux pogroms et aux persécutions, est un témoignage de l'alliance et de la relation unique et éternelle entre D.ieu et Israël.

Partout où la folie antisémite s'est imposée, elle a tout emporté, touchant toutes les populations, juives et non-juives. L'antisémitisme n'est donc pas le problème des Juifs seuls, et la survie d'Israël et du peuple juif n'est jamais en cause : נצח ישראל לא ישקר.

La question n'est pas de savoir si l'antisémitisme vaincra, mais de savoir où chacun se positionnera dans ce combat pour la vérité. ■

L'origine pas si évidente du mot Palestine

C'est une ironie de l'histoire qui veut que durant les années 1960 les Arabes palestiniens aient adopté le vocable « palestinien » (« les Palestiniens ») pour accréditer l'idée qu'ils étaient les « indigènes », les « autochtones » de ce territoire dénommé Palestine, à l'encontre des Juifs qui y seraient des étrangers.

Auparavant, depuis les années 1920, « palestinien » qualifiait le Yishouv (Etablissement) juif de ces territoires définis comme le « Mandat britannique de Palestine ». Mais les Juifs adoptèrent vite le vocable d'« Israël » et d'« Israélien » avec l'indépendance. Les Arabes de ce territoire se définissaient alors avant tout comme « Arabes » et pas « Palestiniens » et c'est ce qui est bien affirmé dans la charte de l'OLP : ils ne se réclamaient pas de la « Palestine » mais de la « nation arabe ».

C'est le KGB qui en 1964 réécrivit l'histoire pour les « idiots utiles » d'Occident, la gauche socialiste, communiste, tiers mondiste, en faisant de la guerre des Arabes contre les Juifs (ce que fut exac-

tement la guerre de 1948 rassemblant plusieurs pays arabes contre Israël, une guerre semi nationaliste, semi djihadique), une guerre nationale palestinienne contre le colonialisme occidental.

Mais d'où venait ce mot de « Palestine » à l'origine ? Il est le produit de toute une réécriture. Son arabisation, « Falastine », montre qu'il n'est pas originaire du discours arabe et de l'invasion arabe du septième siècle. Le terme lui-même, « Palestina », n'est pas non plus d'origine hébraïque mais grecque et latine. Il est en effet, déjà à ses origines, le produit d'une réécriture de l'histoire car le territoire ainsi nommé, désignait la « Judée », le dernier pouvoir politique indépendant, avant la domination d'une série d'empires : hellénique, romain, byzantin, arabe, turc, anglais. C'est la création de l'Etat d'Israël qui redonne au terme de cette série de dominations à un nom spécifique allant de pair avec une entité politique.

C'est l'empereur romain Hadrien, philosophe, amoureux des lettres et des arts, instaurateur de la paix romaine, qui avait

■ par Anthony Gripe

renommé la Judée « Palestina » pour effacer jusqu'au souvenir les Juifs de leur terre et de la terre, à travers massacres et déportations en servitude (600.000 victimes), et pour empêcher toute nouvelle révolte juive mais aussi en vertu du combat religieux (le paganisme) qu'il menait contre le monothéisme.

L'histoire est bien connue : il alla ainsi puiser dans l'histoire de ce territoire le nom des plus grands ennemis des Hébreux, les Philistins, dont la Bible nous rapporte les guerres qui les ont opposés. Hérodote nommait déjà, en grec donc, sous ce vocable un pays qui s'appelait la Philistie, du nom des « Philistins », ses habitants, couvrant un territoire allant du pays des Phéniciens, le Liban, jusqu'à la région de Gaza. Ce terme transcrivait l'hébreu en grec mais dans ce transfert le terme grec perdait sa connotation hébraïque. Le radical qui sert à forger le mot de Philistins/plishtim et de Philistie/Peleshet signifie « envahir ». La désignation de ce

peuple n'est pas purement idéologique. Elle repose sur un fait historique avéré et connu. À la suite d'un cataclysme naturel (probablement l'explosion du volcan de l'île de Santorin), il y eut de grands bouleversements en Méditerranée, des peuples migrèrent, en l'occurrence les « peuples de la mer », venus des îles grecques, pour s'établir sur la côte méditerranéenne, notamment pour la Philistie entre Jaffa et Gaza. Il y eut un choc frontal non seulement avec les peuples locaux mais aussi l'Égypte. La guerre avec les Hébreux dans la Bible illustre ces conflits.

Hadrien trouva judicieux de renommer la Judée du nom de ses ennemis, pour effacer le nom du peuple d'Israël sur sa terre. Il faut avoir l'armature de la méthode philosophique comme Hadrien pour renommer du nom d'un peuple mort et usurpa-

teur la terre d'un peuple que l'on voue à la mort afin de falsifier jusqu'aux vestiges mêmes de son existence...

En se renommant aujourd'hui « Palestiniens » les Arabes de ces territoires se désignent sans le savoir du nom même des « envahisseurs »...

C'est l'explication traditionnelle de l'origine du mot « Palestine ». Néanmoins il y a une autre explication si on s'attache à l'étymologie en grec ancien.

En grec, Palestine s'écrit Παλαιστίνη avec un Π=P. Il n'a rien à voir avec les Philistins φυλιστιμ écrit avec un φ=ph. Que signifie alors Palestine ? C'est simple : παλαιστής (Palaistis) signifie « lutteur » et να (Na) signifie « contre ». L'idée étant que l'on lutte contre quelque chose... Les

grecs, à l'époque, étaient encore polythéistes et ne voyaient pas d'un bon œil l'idée d'un Dieu unique mais ils acceptaient l'idée que l'on puisse lutter contre quelque chose. Après tout la lutte était l'un de leur sport favori... et faisait déjà parti des jeux olympiques... Donc « Palestine » en grec ancien, c'est « lutter contre ».

Rappelons que « Israël » est le nom donné à Jacob par l'ange Gabriel parce qu'il était sans cesse en train de « lutter » avec Dieu. Symboliquement « Lutter » peut aussi bien sous-entendre argumenter, contester, batailler que parlementer.

On peut dès lors imaginer que le mot Palaestina (la version latine) vienne de l'hellénisation et de la symbolique du nom « Israël ».

Le sionisme et la contrevie

Lorsque qu'on entend les discours enflammés, ouvertement racistes des ministres Ben Gvir et Smotrich et lorsqu'on voit le comportement de leurs adeptes, qui n'hésitent pas à faire des descentes violentes, de véritables pogromes, dans les villages arabes voisins, pour se faire justice, intimider les habitants et les faire partir, on se demande comment le sionisme politique de Herzl, le sioniste culturel d'Ahad Haam et le sionisme religieux du Rav Avraham Yitshak Kook ont pu engendrer de tels débordements, de tels excès, voire parfois de véritables monstruosités.

L'écrivain américain Philip Roth, en a donné une brillante explication dans un livre publié en 1986 intitulé : *La contrevie*. Dans ce roman, qui se situe en 1978, quelques mois après la visite de Sadate à Jérusalem, il imagine une rencontre entre Lippman, le leader d'une colonie illégale de

Judée et Henry Zuckerman, un dentiste juif américain, dans la quarantaine, vivant une existence bourgeoise. Zuckerman, a décidé de tout abandonner pour vivre dans cette colonie sauvage, venant d'être créée à proximité de Hébron, et il est fasciné par Lippman, un sioniste religieux, fier et enflammé, charismatique et violent. Le narrateur, frère de Zuckerman (que l'on peut facilement identifier avec Philip Roth), vient le voir en Israël pour tenter de le raisonner et le faire revenir auprès de sa femme et de ses enfants, que son départ brutal a bouleversés.

La rencontre entre Lippman et le narrateur donne à Philip Roth l'occasion d'exposer les arguments de ce courant sioniste des *mitna'halim*, et un juif américain de la galout, issu d'une famille traditionaliste, politiquement modéré, naturellement favorable à Israël, mais pas dans ses formes militantes extrémistes.

Nathan Zuckerman, alias Philip Roth,

■ par Marc Kogel

reconnaît n'avoir pas suffisamment d'arguments à opposer aux certitudes militantes de Lippman, mais il formule une analyse sur cette évolution du sionisme originel, qui nous paraît être une déviation du sionisme, mais qu'il percevait déjà dès l'origine, comme consubstantielle au sionisme.

Le sionisme ne procède pas seulement au désir d'échapper à l'injustice sociale, à la persécution, grand rêve juif, mais aussi de la volonté pleinement consciente de se dépouiller de presque tout ce qui finissait par évoquer une attitude spécifiquement juive tant pour les sionistes que pour les chrétiens européens, de renverser la forme même de l'existence juive. Construire une contre-vie, avec pour noyau dur un anti-mythe. Au fond il s'agit là d'une utopie fa- »

buleuse, d'un manifeste, on ne peut plus radical, et invraisemblable au départ, en faveur des facultés qu'a l'homme de se transformer à son gré.

Le juif pouvait devenir un homme nouveau s'il le voulait. Aux commencements d'Israël, l'idée semblait plaire à tout le monde ou presque, sauf aux arabes. On a vu le monde entier faire campagne pour encourager les juifs à se désenjuiver dans leur petite patrie.

Je crois que c'est la raison pour laquelle le pays était si universellement populaire : finis les juifs enjuivés, formidable.

Ces sionistes (incarnés par Lippman), ont échangé la faiblesse de l'exil contre ce qui pourrait bien être considéré comme un excès de force.

C'est avec cette idée de contrevie que Roth voit le fondement du sionisme mais aussi ses débordements avec la colonisation qui s'étend dans les territoires conquis après 67.

Ce que Roth appelle contrevie est un contre-mythe, car déclare-t-il ces juifs sionistes, forts et fiers, qui se considèrent comme habités par des nobles idéaux et par des intentions pures, ne supportent pas ce que les juifs ont été, sont gênés par ce qu'ils sont devenus, et n'hésitent pas à manifester à l'égard des juifs de la diaspora le même dégoût que les antisémites. Ils dénigrent les juifs introspectifs, pacifiques, humanistes, en les traitant des lâches et de traîtres.

C'est avec cette idée de contrevie que Roth voit le fondement du sionisme mais aussi ses débordements avec la colonisation qui s'étend dans les territoires conquis après 67.

Cela va se passer en deux temps. Dans un premier temps, cette révolte contre le juif de la diaspora, discret, accommodant, qui vit son judaïsme de façon un peu honteuse, qui ne veut pas fâcher les non juifs, va conduire au modèle du sabra, qui incarne le contraire des attributs supposés du juif de la galout : Le sabra est combatif, fier, fort et méprisant vis-à-vis

de ses ancêtres qui vivaient en Europe.

Puis dans un second temps, après la guerre des 6 jours, un nouveau mythe va faire son apparition, dans les milieux sionistes religieux, adeptes du Rabbin Tsvi Yehouda Kook (fils du premier Rav Kook). Dans ces milieux, la victoire et les conquêtes militaires de juin 67 sont vues comme la réalisation des promesses messianique.

Apparaît alors la possibilité ou plutôt le devoir, de se réapproprier Erets Israël, la terre ancestrale, en ne tenant pas compte de l'opinion des nations, ni même du gouvernement israélien (alors de gauche), qui cherche à plaire aux goyim et qui a perdu son sens du devoir.

Les adeptes de ce courant sioniste religieux nationaliste et extrémiste, qui ne représente pas l'ensemble des Israéliens qui se déclarent sionistes et religieux, professent qu'il faut libérer et occuper la terre promise dans sa totalité, que c'est un devoir religieux qui ne souffre d'aucune entrave légale, politique et que ce devoir ne saurait attendre.

On pourrait considérer que le principe de contrevie évoqué par Philip Roth pour expliquer les débuts du sionisme est un phénomène récurrent qui se reproduit, lorsque les élites adoptent une position modérée, et cherchent à retrouver une forme de normalité au sein des nations.

Les gouvernements israéliens de gauche, les partis modérés du centre et les partis de droite qui acceptent de coopérer avec des partis arabes, présentent cette caractéristique, car ils incarnent la normalité et l'acceptation par Israël des règles des nations, tout ce que les sionistes religieux nationalistes extrémistes refusent, car eux prétendent avoir conservé la pureté de leurs idéaux et refusent toute concession et toute référence au droit international, instrument des goyim pour empêcher les juifs d'accomplir leur vocation et de retrouver l'intégralité de la terre que Dieu leur a promis.

On mesure que le dialogue avec des groupes animés de telles certitudes est

impossible.

Simplement parce que leurs discours idéologiques se nourrissent d'une lecture dogmatique de la Torah, ne souffrant d'aucune mise en perspective historique. Toutes les promesses de Dieu faites à Abraham, sont prises au premier degré, de manière intemporelle et comme des actes notariés que l'autorité divine rend incontestables et que l'on peut brandir aux yeux du monde entier.

En oubliant que les prophètes eux-mêmes et Jérémie le premier, ont insisté sur le côté conditionnel de ces promesses. Jérémie (chapitre 27) avait qualifié de mensonges et de tromperies les propos des prophètes qui affirmaient que Dieu ne détruirait jamais son propre temple.

Mais que pensait réellement Philip Roth ? Il me semble que pour répondre à cette question, il faut lire ce que Philip Roth fait dire par un autre personnage de son roman nommé Shuki, un Israélien de gauche, journaliste, proche du gouvernement de l'époque qui déclarait : *J'ai beau éprouver un écœurement tenace et fastidieux, pour ce qui se passe ici depuis plusieurs années, j'ai beau ne plus guère adhérer au type de sionisme qui était celui de mon père, derrière mes coups de colère, il y a une adhésion intangible à la lutte d'Israël. La désillusion est elle-même une forme d'attachement à ce pays. Mais quoi que tu écrives, Lippman aura plus de relief que les autres. C'est lui qui restera présent dans l'esprit du lecteur moyen, qui verra Israël en lui. Lippman est odieux ; Lippman est un extrémiste. Ce qui égalera à : Israël est odieux et l'Israélien extrémiste. Et cette voix fanatique va parler au nom de l'État d'Israël. Et ça, ça peut faire du mal. Mais ne te laisse pas leurrer par le caractère détestable de Lippman, son homologue arabe l'est tout autant, sinon plus.*

A quoi, Roth répondait : *En Amérique, les types comme Lippman passent pour tout à fait normaux, il arrive même qu'on les élise présidents !*

Alors oui, Philip Roth a vraiment été visionnaire. ■

Fermeture du Centre Pompidou et réouverture du Grand Palais



Exposition « *Dimanche sans fin* » - Maurizio Cattelan et la collection du Centre Pompidou

Dans le paysage culturel parisien l'événement de cette rentrée est incontestablement la **fermeture du Centre Pompidou** pour des travaux programmés jusqu'en 2030. Maigre consolation pour les amateurs d'art moderne une petite sélection de la collection sera présentée pendant ces 5 ans dans des expositions en France ou à l'étranger. D'ores et déjà Pompidou-Metz propose jusqu'en février 2027 « **Dimanche sans fin** » 400 œuvres de Beaubourg choisies par l'artiste Maurizio Cattelan, qui constituent une véritable introduction à l'art contemporain. À moins d'une heure et demi de trajet en TGV il vous reste 17 mois pour en profiter. N'attendez pas trop.

Pendant cette clôture les parisiens ne seront pas oubliés, plusieurs partenariats sont prévus, en particulier avec le **Grand Palais qui après un chantier de 4 ans a**

rouvert ses portes. De nombreux salons retrouvent la résidence qui était traditionnellement la leur dans un bâtiment qui a connu une vraie métamorphose. C'est le cas d'Art Basel en octobre, de Paris Photo en novembre. Première collaboration avec Pompidou une grande exposition « **Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hulten** » qui vient d'ouvrir et qui peut être un bon prétexte pour découvrir la réussite de la rénovation de l'édifice.



Portrait de Berthe Weill par Georges Kars

Autre déménagement auquel il faudra s'habituer, celui de la Fondation Cartier pour l'art contemporain. Située depuis 1994, boulevard Raspail, dans un bâtiment conçu par l'architecte Jean Nouvel elle s'installe place du Palais-Royal dans ce qui était le Louvre des Antiquaires. 6.500 m2 de surfaces d'exposition contre 1.200 m2 dans le bâtiment actuel. Cela promet de beaux accrochages. Le premier, intitulé « **Exposition Général** », une sélection de plusieurs centaines d'œuvres tirées de ses expositions passées est visible jusqu'au 23 août 2026.

■ par Jean-Jacques Wahl

La plus inattendue des rétrospectives devrait être la plus intéressante pour nos lecteurs. Initiative de 3 musées dont celui de la New York University et du musée des Beaux-arts de Montréal elle est accueillie le 1er octobre par le musée de l'Orangerie jusqu'au 1er mars sous le titre « **Berthe Weill, galeriste d'avant-garde** ».

Esther Berthe Weill née en 1865 à Paris dans une famille juive alsacienne ouvre en 1901, à Pigalle, sa première galerie. La dernière, située rue Saint-Dominique, devra, en 1941 fermer ses portes face à la montée de l'antisémitisme. Dès ses débuts celle que Raoul Dufy surnomma affectueusement « *La petite Mère Weill* » prit comme devise « *Place aux jeunes* ». Elle la concrétisa en donnant leur chance à Picasso, Chagall, Modigliani, Matisse, Suzanne Valadon et bien d'autres que l'on retrouvera dans l'exposition. Ce sera aussi l'occasion d'une immersion dans la vie artistique de la société juive de la première moitié du 20e siècle en France. Collectionneurs, galeristes, philanthropes, artistes, dont le nom est pour beaucoup d'entre eux retombé dans l'anonymat.



Portrait de Berthe Weill par Georges Kars

PICASSO

L'ironie
de l'histoire

Philip
Guston

Exposition
14 octobre 2025
— 1^{er} mars 2026



Musée Picasso Paris

Rendez-vous au **Musée Picasso** qui à la mi-octobre propose de découvrir l'artiste américain **Philip Guston**, né Phillip Goldstein. Peu reconnu en Europe il figure comme l'un des plus importants représentants de l'École de New York où il côtoya

Mark Rothko et Barnett Newman. Voisin et ami de Philip Roth, il illustra l'un de ses livres. Si son attachement au judaïsme ne se manifeste pas dans ses tableaux, il devint crucial pour lui après la Seconde Guerre mondiale de reconquérir son identité juive. En témoigne sa fille qui note dans ses mémoires « Je savais que mon père avait profondément regretté d'avoir changé de nom ».



THÉÂTRE

Conseiller une exposition qui n'a pas encore débuté mais dont on connaît la production de l'artiste n'est pas très risqué. Il n'en est pas de même pour l'actualité théâtrale. La qualité du spectacle, la mise en scène, l'interprétation des comédiens sont plus importants que le synopsis. Plutôt que de parier sur des créations qui non pas été vues il est plus prudent de signaler des spectacles qui sont repris accompagnés d'excellentes critiques.

Nous avons déjà mentionné par le passé « **Les marchands d'étoiles** » toujours à l'affiche du Splendid.

Même carrière pour « **Ce n'est pas facile d'être heureux quand on va mal** » de et

avec Rudy Milstein au Tristan Bernard.

Une soirée exceptionnelle pour tous ceux qui sont sensibles à la performance d'un acteur, en l'occurrence d'une actrice, Kelly Rivière dans « **An Irish Story** ». Seule en scène dans un texte qu'elle a écrit et où elle endosse 25 rôles. La récente reprise est à la Scala jusqu'au début octobre. Si vous n'avez pas réussi à vous libérer, proximité des fêtes oblige, ne manquez pas son passage à Neuilly, au Théâtre des Sablons le 10 mars 2026. Réservation indispensable.

Si tu ne vas pas au théâtre, le théâtre viendra à toi. Ce pourrait être la devise du Théâtre des Sablons avec une programmation exemplaire. En plus de « An Irish Story » en mars prochain on pourra y voir « **Les marchands d'étoiles** » début novembre, quelques jours plus tard « **Inconnu à cette adresse** » adapté du roman de Kathrine Kressmann Taylor et bien d'autres succès de la saison passée.

Autre soirée qui promet d'être attrayante « **Kessel, la liberté à tout prix** » Également un seul en scène où Franck Desmedt salué par la critique nous fait revivre une vie hors du commun. C'est au théâtre Actuel La Bruyère, le lundi soir, un jour où les spectacles sont rares.



« **Y'a de la Joie** » de Michaël Hirsch. Beaucoup d'entre vous ont probablement applaudi l'un de ses spectacles précédents qu'il a présenté aussi à plusieurs soirées caritatives communautaires. Il a rodé son nouveau texte à Avignon et reçu les compliments de nombreux médias nationaux. Distingué parmi plus de 1.700 spectacles du « off » lui vaut d'occuper la scène du Théâtre de l'Œuvre les mardis soir jusqu'à la fin de l'année. Rires et émotions garantis.

MUSIQUE



Mieczysław Weinberg

N'oublions pas les mélomanes. Entre la Maison de la Radio et de la Musique, la Philharmonie, et les autres auditoriums c'est par centaines que l'on compte les concerts planifiés pour ses prochains mois. Il serait hasardeux d'en sélectionner l'un ou l'autre à une exception près : la petite série proposée à la Maison de la Radio mi-novembre avec **Gidon Kremer** au violon et consacré à **Chostakovitch** et **Mieczysław Weinberg**. Le premier est connu, le second fait partie des « génies méconnus » en dépit d'un opus estimé à 500 créations dont une symphonie dédiée à la mémoire des juifs du ghetto de Varsovie. Pour en savoir plus sur sa biographie reportez-vous à la notice de

Wikipédia en anglais (traduite automatiquement). La plus longue que j'ai rencontrée, l'équivalent de 30 pages. Vous ne le regretterez pas.

CINÉMA

La rubrique consacrée au cinéma sera la plus courte.

Sur les six premiers mois de l'année le CNC note un recul de 12,2% du nombre d'entrées par rapport à la même période de 2024 un chiffre qui confirme une certaine déception du public. Je ne vois pas dans les films qui nous intéressent de titre qu'il conviendrait de rattraper absolument s'il nous avait échappé l'hiver dernier. Pourquoi ne pas louer en vod un film « exotique », une réalisation australienne qui a été présenté dans plusieurs festivals consacrés aux films juifs à travers le monde mais n'était pas disponible en France, probablement parce qu'il n'existe qu'en vo avec sous-titres uniquement en anglais. Son titre « **A man on the bus** ». Un documentaire sur une survivante polonaise de l'Holocauste, qui a réussi à mener une double vie en Australie. Secret qui sera percé après sa mort par sa fille cinéaste et psychologue.



Comme à la fin de chaque article c'est l'insatisfaction qui le conclut avec le sentiment d'avoir négligé tant de choses qui aurait mérité d'être citées. Insatisfaction tempérée par l'assurance que vous découvrirez par vous-même des richesses dont nous avons tant besoin dans ce monde peu accueillant.

Que se réalise notre prière qui termine le moussaph de Roch Hachana :

וְחַיִּים וְשָׁלוֹם יִהְיֶה לָנוּ

« que nous soient accordées la vie et la paix ».

wahljj@gmail.com

Le bâtiment qui abritera la Fondation Cartier pour l'art contemporain à partir de 2025, situé place du Palais-Royal, dont l'architecture intérieure est signée Jean Nouvel. ©Luc Boegly



NAISSANCE

Mazaltov à :

■ Sabine et Julien ROITMAN pour la naissance de leur première arrière-petite-fille Daphna au foyer de Adi et Daniel Shapira à Tel-Aviv.

La Communauté leur adresse ainsi qu'aux grands-parents Diana et Yoav Shapira son plus chaleureux Mazaltov.

■ Brigitte Braff pour la naissance de son petit-fils chez Agathe et Benjamin à Lausanne.

■ Guy Amzallag pour la naissance de son petit-fils Joseph, Leo, Benyamin chez Martin et Naomie.

■ Yvette et Jean-François Guthmann pour la naissance d'un petit-fils chez Marion et Nathan Jaoui.

■ Judith et Gaby Gross et Sofia et Laurent Voignac pour la naissance en Israël d'une petite-fille au foyer de Golda et Daniel.

BAR MITSVA

Un grand Mazaltov à :

■ Judith et Marc Kogel à l'occasion de la bar mitsva de leur petit-fils Ophir qui a eu lieu le chabbat Houqqat à La Varenne. Mazaltov aux parents Avidan et Elsa ainsi qu'aux grand-parents maternels Shirit et Jacques Barros.

■ Maria et Guy Heyman pour la bat mitsva de leur petite-fille Lisa. Mazaltov également aux parents Olivier et Leslie Bellaiche.

■ Léa et Emmanuel Nefussi à l'occasion de la bar mitsva de leur fils Ethan qui a mis ses tephilines le jeudi 5 juin et qui a

fêté son chabbat bar mitsva à Montevideo le Chabbat Nasso.

■ Avidan Sebag qui a fait sa bar mitsva le jeudi 17 juillet à Jérusalem. Mazaltov aux parents Nathalie et Hillel ainsi qu'à ses frère et sœur Elinathan et Ava.

MARIAGE

Un grand Mazaltov à :

■ Carole et Maurice Kantor pour le mariage de leur fils Charles le 6 juillet avec Sophie Rossi.

Toutes nos félicitations aux nouveaux mariés et à leurs familles.

DÉCÈS

■ Dr Paul ATLAN z'l
Que son souvenir soit source de bénédictions.

Le Conseil d'Administration et l'équipe de l'ACTI Montevideo vous adressent leurs meilleurs vœux

Shana Tova



HÉRITAGE, PARTAGE, MARIAGE :

Nos réponses à vos questions

Quelques interrogations les plus courantes en matière d'héritage, partage et mariage, accompagnées de nos réponses pour vous éclairer au mieux et éviter certains écueils.

Comment faire payer moins de droits de succession à mes enfants ?

Une des principales préoccupations des Français qui se sont constitués un patrimoine est de pouvoir transmettre une bonne partie de celui-ci à ses héritiers en limitant au maximum les droits de succession. Pour réduire la « facture fiscale » de l'héritage, plusieurs solutions existent.

Voici quatre astuces pour diminuer les droits de succession :

Optimiser la transmission de son patrimoine grâce à la donation

Bien connu des Français, la donation est une des solutions les plus efficaces. La donation démembrée d'un bien immobilier présente l'avantage que les droits de donation sont assis sur le montant de la nue-propriété et non de la pleine propriété. Outre un bien immobilier, les parents peuvent donner de l'argent à leurs enfants : aucune obligation de se rendre chez le notaire tant que vos enfants déclarent les dons reçus à l'administration fiscale.

L'abattement d'un montant de 100.000 € prévu par enfant par parent en cas de donation est reconstitué tous les 15 ans, ce qui permet d'étaler les donations dans le temps.

Le présent d'usage : un cadeau non taxable

Le présent d'usage est une autre solution permettant la transmission du patrimoine aux enfants sans droit de succession. C'est un don manuel (c'est-à-dire qu'il est effectué de la main à la main) de somme d'argent, bijoux, œuvres d'art, véhicule, et fait lors d'événements particuliers de la vie tels qu'un mariage, un anniversaire, l'obtention d'un diplôme... Ce dispositif qui permet de gratifier ses proches est sans impact fiscal à condition que le montant du don ne soit pas disproportionné par rapport au patrimoine du donateur. A défaut, cela peut alors devenir un véritable cadeau empoisonné...

Diminuer les droits de succession grâce à la société civile immobilière

En gérant vos biens dans le cadre d'une société civile immobilière (SCI) vous permettez à vos héritiers de profiter d'une décote de 10 à 15% sur la valeur des parts au moment du décès. En effet, les parts d'une SCI familiale

sont considérés comme difficiles à vendre par l'administration fiscale. Les dettes engendrées par la SCI viennent également en déduction de la valeur des parts du défunt. Les droits de succession sont ainsi calculés sur la valeur résiduelle et sont donc considérablement réduits.

Il est fiscalement intéressant de coupler cette solution avec la donation de parts sociales au profit de ses enfants.

L'assurance vie : un instrument de transmission avantageux

L'assurance vie est connue pour ses nombreux avantages notamment en matière de succession.

Le montant de votre assurance vie n'est pas comptabilisé dans votre patrimoine et ne fait donc pas partie de l'ensemble à partager entre vos héritiers. Vous pouvez désigner le ou les bénéficiaires de votre choix, qu'ils soient de votre famille ou non. Vous pouvez donc souscrire une assurance vie au profit d'un ami ou même d'une personne morale, comme une association reconnue d'utilité publique.

Attention cependant, les avantages successoraux de l'assurance-vie ne jouent pas pour les versements effectués après les 70 ans du souscripteur, au-delà d'un certain montant. De plus, il faut veiller à ne pas trop abonder ces contrats surtout quand le ou les bénéficiaires ne sont pas les héritiers. En effet, si les primes sont manifestement exagérées par rapport à l'actif successoral du souscripteur, les héritiers pourront demander en justice la réintégration du ou des contrats dans la succession.

Bon à savoir : ANTICIPER POUR MIEUX TRANSMETTRE ! N'hésitez pas à prendre rendez-vous avec votre notaire pour faire un point sur votre situation patrimoniale et familiale. Il évaluera la fiscalité du futur héritage et/ou vous aidera à prévoir un éventuel partage.



Hélène ATTIAS

Responsable des legs et donations FSJU/AUJF

39 rue Broca - 75005 Paris - 01 42 17 10 55 - h.attias@fsju.org

F, H & F

24, avenue Matignon
Paris VIII^{ème}
France